
3 1761 05675158 9
JE ME SOUVIENS



BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION DOLLARD

N° 316 B

CONTEURS
CANADIENS-FRANÇAIS

CONTEURS CANADIENS-FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

E. Z. MASSICOTTE

PORTRAITS DESSINÉS PAR EDMOND J. MASSICOTTE

2e SÉRIE



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée
79, Rue St Jacques
1913





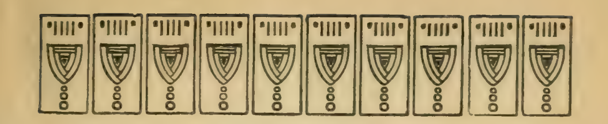
H. BEAUGRAND

(1892-1900)

H. BEAUGRAND



M. Honorius Beaugrand est né à Lanoraie, le 24 mars 1848. Il a fait la campagne du Mexique avec l'armée française, et après deux ans de service il reçut la médaille mexicaine. M. Beaugrand fit alors un court séjour en France, puis se fixa à la Nouvelle-Orléans, en 1868. Il fut le père de plusieurs journaux éphémères aux États-Unis, puis il vint se fixer à Montréal où il fonda la *Patrie* qui existe encore. Sa carrière de journaliste a été un succès. Il a publié les ouvrages suivants : *Jeanne la fileuse, le Vieux Montréal, Mélanges, Lettres de voyage, Six mois dans les montagnes Rocheuses,* et *la Chasse-galerie.* Le conte que nous reproduisons est extrait de ce dernier volume. Il parut d'abord en français dans la *Patrie*, puis en anglais dans le *Century Magazine* de New-York.



LA CHASSE GALERIE

Le récit qui suit est basé sur une croyance populaire qui remonte à l'époque des coureurs des bois et des voyageurs du Nord-Ouest. Les « gens des chantiers » ont perpétué la tradition. J'ai rencontré plus d'un voyageur qui affirmaient avoir vu voguer dans l'air des canots remplis de « possédés » s'en allant voir leurs « blondes », sous les auspices de Belzébuth. Si j'ai été forcé de me servir d'expressions peu académiques, on voudra bien se rappeler que je mets en scène des hommes au langage aussi rude que leur difficile métier.

I

— Pour lors, je vais vous raconter

une rôdeuse d'histoire, dans le fin fil. Mais s'il y a parmi vous autres des lurons qui auraient envie de courir la chasse-galerie ou le loup-garou, je vous avertis qu'ils font mieux d'aller voir dehors si les chats-huants font le sabbat, car je vais commencer mon histoire en faisant un grand signe de croix pour chasser le diable et ses diablotins. J'en ai eu assez de ces maudits-là, dans mon jeune temps.

Pas un homme ne fit mine de sortir ; au contraire, tous se rapprochèrent de la cambuse où le *cook* finissait son préambule et se préparait à raconter une histoire de circonstance.

On était à la veille du jour de l'an 1858, en pleine forêt vierge, dans les chantiers des Ross, en haut de la Gatineau. La saison avait été dure et la neige atteignait déjà la hauteur du toit de la cabane.

Le bourgeois avait, selon la cou-

tume, ordonné la distribution du contenu d'un petit baril de rhum parmi les hommes du chantier, et le cuisinier avait terminé de bonne heure les préparatifs du « fricot de pattes » et des « glissantes » pour le repas du lendemain. La mélasse mijotait dans le grand chaudron pour la partie de *tire* qui devait terminer la soirée.

Chacun avait bourré sa pipe de bon tabac canadien, et un nuage épais obscurcissait l'intérieur de la cabane, où un feu pétillant de pin résineux jetait cependant, par intervalles, des lueurs rougeâtres qui tremblotaient en éclairant, par des effets merveilleux de clair obscur, les mâles figures de ces rudes travailleurs des grands bois.

Joe, le cook, était un petit homme assez mal fait, que l'on appelait assez généralement le bossu, sans qu'il s'en formalisât, et qui « faisait chantier » depuis au moins quarante ans. Il

en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée, et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jamaïque pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits.

II

— Je vous disais donc, continua-t-il, que si j'ai été un peu *tough* dans ma jeunesse, je n'entends plus risée sur les choses de la religion. Je vas à confesse régulièrement tous les ans, et ce que je vais vous raconter là se passait aux jours de ma jeunesse, quand je ne craignais ni Dieu ni diable.

C'était un soir comme celui-ci, la veille du jour de l'an, il y a de cela trente-quatre ou trente-cinq ans.

Réunis avec tous mes camarades autour de la cambuse, nous prenions un petit coup ; mais si les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits verres finissent par vi-

der les grosses cruches, et, dans ces temps-là, on buvait plus sec et plus souvent qu'aujourd'hui, et il n'était pas rare de voir finir les fêtes par des coups de poings et des tirages de tignasse.

La jamaïque était bonne — pas meilleure que ce soir — mais elle était bougrement bonne, je vous le persuête !

J'en avais bien lampé une demi-douzaine de petits gobelets, pour ma part ; et sur les onze heures, je vous l'avoue franchement, la tête me tournait, et je me laissai tomber sur ma robe de carriole pour faire un petit somme, en attendant l'heure de sauter à pieds joints, par-dessus la tête d'un quart de lard, de la vieille année dans la nouvelle, comme nous allons le faire ce soir sur l'heure de minuit, avant d'aller chanter la guignolée et souhaiter la bonne année aux hommes du chantier voisin.

Je dormais donc depuis assez long-

temps, lorsque je me sentis secouer rudement par le boss des piqueurs, Baptiste Durand, qui me dit :

« — Joe, minuit vient de sonner, et tu es en retard pour le saut du quart. Les camarades sont partis pour faire leur tournée, et moi je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde. Veux-tu venir avec moi ?

— A Lavaltrie ! lui répondis-je, es-tu fou ? Nous en sommes à plus de cent lieues. Et d'ailleurs, aurais-tu deux mois pour faire le voyage, qu'il n'y a pas de chemin de sortie, dans la neige. Et puis, le travail du lendemain du jour de l'an ?

— Animal! répondit mon homme, il ne s'agit pas de cela. Nous ferons le voyage en canot d'écorce, à l'aviron, et demain matin à six heures, nous serons de retour au chantier.

Je comprenais.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie, et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'al-

ler embrasser ma blonde au village. C'était raide. Il était bien vrai que j'étais un peu ivrogne et débauché, et que la religion ne me fatiguait pas à cette époque, mais risquer de vendre mon âme au diable, ça me surpassait.

» — Crée poule mouillée ! continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie on voyage au moins cinquante lieues à l'heure lorsqu'on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire, et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'œil où l'on va, et ne pas prendre de boisson en route. J'ai déjà fait le voyage cinq fois, et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé

malheur. Allons, mon vieux, prends ton courage à deux mains, et, si le cœur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette, et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage, mais il faut être deux, quatre, six ou huit, et tu seras le huitième.

— Oui ! tout cela est très bien, mais il faut faire un serment au diable, et c'est un animal qui n'entends pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

— Une simple formalité, mon Joe. Il s'agit simplement de ne pas se griser et de faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable ! Viens, viens ! nos camarades nous attendent dehors, et le grand canot de la drave est tout prêt pour le voyage.

— Je me laissai entraîner hors de la cabane, où je vis en effet six de

nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main. Le grand canot était sur la neige, dans une clairière, et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendant sur le platbord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé ; mais Baptiste, qui passait dans le chantier pour n'être pas allé à confesse depuis sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller. Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante il nous dit :

» — Répétez avec moi !

Et nous répétâmes :

» — Satan, roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes, si d'ici à six heures, nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre, le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. A cette condition, tu nous transporteras, à travers les airs, au lieu où nous voulons aller, et tu nous ramèneras de même

au chantier. *Acabris ! Acabras ! Acabram !... Fais-nous voyager par-dessus les montagnes* » !

III

A peine avions-nous prononcé les dernières paroles, que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air, à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume : et au commandement de Baptiste, nous commençâmes à nager comme des possédés que nous étions.

Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est le cas de le dire, le diable nous emportait. Ça nous en coupait le respire, et le poil en frisait sur nos bonnets de carcajou.

Nous filions plus vite que le vent. Pendant un quart d'heure environ, nous naviguâmes au-dessus de la forêt, sans apercevoir autre chose que les bouquets des grands pins noirs.

Il faisait une nuit superbe ; et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil du midi.

Il faisait un froid du tonnerre et nos moustaches étaient couvertes de givre ; mais nous étions cependant tous en nage. Ça se comprend, aisément puisque c'était le diable qui nous menait ; et je vous assure que ce n'était pas sur le train de la Blanche.

Nous aperçûmes bientôt une éclaircie, c'était la Gatineau, dont la surface glacée et polie étincelait au-dessous de nous comme un immense miroir. Puis, petit à petit, nous aperçûmes des lumières dans les maisons d'habitants ; puis des clochers d'églises qui reluisaient comme des baïonnettes de soldats, quand ils font l'exercice sur le Champ-de-Mars de Montréal.

On passait ces clochers aussi vite qu'on passe les poteaux de télégra-

phe, quand on voyage en chemin de fer. Et nous filions toujours comme tous les diables, passant par-dessus les villages, les forêts, les rivières, et laissant derrière nous comme une traînée d'étincelles. C'est Baptiste, le possédé, qui gouvernait, car il connaissait la route, et nous arrivâmes bientôt à la rivière des Outaouais, qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au lac des Deux-Montagnes.

« — Attendez un peu ! cria Baptiste. Nous allons raser Montréal, et nous allons effrayer les coureux qui sont encore dehors à cette heure-cite. Toi, Joe, là, en avant, éclaircis-toi le gosier, et chante-nous une chanson sur l'aviron.

En effet, nous apercevions déjà les mille lumières de la grande ville, et Baptiste d'un coup d'aviron nous fit descendre à peu près au niveau des tours de Notre-Dame. J'enlevai ma chique pour ne pas l'avaler, et j'en-

tonnai à tue-tête cette chanson de circonstance, que tous les canotiers répétèrent en chœur :

Mon père n'avait fille que moi,
Canot d'écorce qui va voler...
Et dessus la mer il m'envoie :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Et dessus la mer il m'envoie,
Canot d'écorce qui va voler...
Le marinier qui me menait :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Le marinier qui me menait,
Canot d'écorce qui va voler...
Me dit, ma belle, embrassez-moi :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Me dit, ma belle, embrassez-moi,
Canot d'écorce qui va voler...
Non, non, Monsieur, je ne saurais :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Non, non, Monsieur, je ne saurais,
Canot d'écorce qui va voler...
Car si mon papa le savait :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

Car si mon papa le savait,
Canot d'écorce qui va voler...
Ah ! c'est bien sûr qu'il me battrait :
Canot d'écorce qui vole, qui vole,
Canot d'écorce qui va voler !

IV

Bien qu'il fût près de deux heures

du matin, nous vîmes des groupes s'arrêter dans les rues pour nous voir passer ; mais nous filions si vite qu'en un clin d'œil nous avions dépassé Montréal et ses faubourgs, et alors je commençai à compter les clochers: la Longue-Pointe, la Pointe-aux-Trembles, Repentigny, Saint-Sulpice, et enfin les deux flèches argentées de Lavaltrie, qui dominaient le vert sommet des grands pins du domaine.

» — Attention, vous autres ! nous cria Baptiste. Nous allons atterrir à l'entrée du bois, dans le champ de mon parrain, Jean-Jean-Gabriel, et nous nous rendrons ensuite à pied pour aller surprendre nos connaissances dans quelque fricot ou quelque danse du voisinage.

Qui fut dit fut fait ; et cinq minutes plus tard, notre canot reposait dans un banc de neige, à l'entrée du bois de Jean-Jean-Gabriel ; et nous partîmes tous les huit à la file pour nous rendre au village. Ce n'était

pas une mince besogne, car il n'y avait pas de chemin battu, et nous avions de la neige jusqu'au califourchon.

Baptiste qui était plus effronté que les autres, s'en alla frapper à la porte de la maison de son parrain, où l'on apercevait encore de la lumière ; mais il n'y trouva qu'une fille engagère qui lui annonça que les vieilles gens étaient à un snaque chez le père Robillard, mais que les farauds et les filles de la paroisse étaient presque tous rendus chez Batissette Augé, à la Petite-Misère, en bas de Contrecœur, de l'autre côté du fleuve, où il y avait un rigodon du jour de l'an.

» — Allons au rigodon chez Batissette Augé ! nous dit Baptiste, on est certain d'y rencontrer nos blondes.

— Allons chez Batissette !

Et nous retournâmes au canot, tout en nous mettant mutuellement

en garde sur le danger qu'il y avait de prononcer certaines paroles, et de boire un coup de trop, car il fallait reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des carcajous, et le diable nous emportait au fin fond des enfers.

» — *Acabris ! Acabras ! Acabram ! Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !* cria de nouveau Baptiste.

Et nous voilà repartis pour la Petite-Misère, en naviguant en l'air comme des renégats que nous étions tous. En deux tours d'aviron, nous avions traversé le fleuve, et nous étions rendus chez Batissette Augé, dont la maison était toute illuminée. On entendait vaguement au dehors les sons du violon et les éclats de rire des danseurs, dont on voyait les ombres se trémousser à travers les vitres couvertes de givre.

Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui bor-

daient la rive, car la glace avait refoulé cette année-là.

» — Maintenant, nous répéta Baptiste, pas de bêtises, les amis, et attention à vos paroles ! Dansons comme des perdus, mais pas un seul verre de molson ni de jamaïque, vous m'entendez ! Et au premier signe, suivez-moi tous, car il faudra repartir sans attirer l'attention ».

Et nous allâmes frapper à la porte.

V

Le père Batissette vint ouvrir lui-même, et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités, que nous connaissions presque tous.

On nous assaillit d'abord de questions :

« — D'où venez-vous ?

— Je vous croyais dans les chantiers !

— Vous arrivez bien tard !

— Venez boire une larme !

Ce fut encore Baptiste qui nous ti-

ra d'affaire en prenant la parole :

» — D'abord, laissez-nous nous décapoter, et puis ensuite laissez-nous danser. Nous sommes venus exprès pour ça. Demain matin, je répondrai à toutes vos questions, et nous vous raconterons tout ce que vous voudrez ».

Pour moi, j'avais déjà reluqué Liza Guimbette, qui était faraudée par le petit Boisjoli, de Lanoraie.

Je m'approchai d'elle pour la saluer et pour lui demander l'avantage de la prochaine, qui était un *reel* à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué le salut de mon âme pour avoir le plaisir de me trémousser et de battre les ailes de pigeon en sa compagnie.

Pendant deux heures de temps, je vous le persuade, une danse n'attendait pas l'autre ; et ce n'est pas pour me vanter si je vous dis que, dans ce temps-là, il n'y avait pas

mon pareil à dix lieues à la ronde pour la gigue simple ou la voleuse. Mes camarades, de leur côté, s'amusaient comme des lurons, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les garçons d'habitants étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule.

J'avais cru voir Baptiste Durand s'approcher du buffet où les hommes prenaient des nippes de wishkey blanc, de temps en temps ; mais j'étais tellement occupé avec ma partenaire que je n'y portai pas beaucoup d'attention. Mais maintenant que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait pris un coup de trop, et je fus obligé d'aller le tirer par le bras pour le faire sortir avec moi, en faisant signe aux autres de se préparer à nous suivre sans attirer l'attention des danseurs.

Nous sortîmes les uns après les autres, sans faire semblant, et cinq

minutes plus tard, nous étions rembarqués en canot, après avoir quitté le bal comme des sauvages, sans dire bonjour à personne ; pas même à Liza, que j'avais invitée pour danser un foin. J'ai toujours pensé que c'était cela qui l'avait décidée à me trigauder et à épouser le petit Boisjoli, sans même m'inviter à ses noces, la boufresse !

Mais, pour revenir à notre canot, nous étions rudement embêtés de voir que Baptiste Durand avait bu, car c'était lui qui nous gouvernait, et nous n'avions que juste le temps de revenir au chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes, qui ne travaillaient pas le jour du jour de l'an. La lune était disparue ; il ne faisait plus aussi clair qu'auparavant, et ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'œil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous enlever

dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste :

« — Attention, là, mon vieux ! Pique tout droit sur la montagne de Montréal aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

— Je connais mon affaire, répondit Baptiste, et mêle-toi des tiennes !

Et avant que j'aie eu le temps de répliquer :

» — *Acabris ! Acabras ! Acabram ! Faites-nous voyager par-dessus les montagnes* » !

VI

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Mais il devint aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi sûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétants. Nous ne passâmes guère à plus de cent pieds du clocher de Contrecœur, et au lieu de nous diriger à l'ouest, vers Montréal, Baptiste nous fit prendre des bordées vers la rivière Richelieu.

Nous filâmes comme une balle par-dessus la montagne de Belœil, et il ne s'en manqua pas de dix pieds que l'avant du canot n'allât se briser sur la grande croix de tempérance que l'évêque de Nancy (1) avait plantée là.

— A droite, Baptiste ! à droite, mon vieux ! car tu vas nous envoyer chez le diable, si tu ne gouvernes pas mieux que ça !

Et Baptiste fit instinctivement tourner le canot vers la droite en mettant le cap sur la montagne de Montréal, que nous apercevions déjà dans le lointain.

J'avoue que la peur commençait à me tortiller, car si Baptiste continuait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des gorets qu'on grille après la boucherie.

Or, je vous assure que la dégringolade ne se fit pas attendre, car au

(1) Mgr Forbin-Janson qui visita le Canada en 1840 et 1841.

moment où nous passions au-dessus de Montréal, Baptiste nous fit prendre une sheer, et dans le temps d'y penser, le canot s'enfonça dans un banc de neige au flanc de la montagne. Heureusement que c'était de la neige molle ; personne n'attrapa de mal, et le canot ne fut pas brisé.

Mais à peine étions-nous sortis de la neige, que voilà Baptiste qui commence à sacrer comme un possédé, et qui déclare qu'avant de repartir pour la Gatineau, il veut descendre en ville prendre un verre. J'essayai de raisonner avec lui, mais allez donc faire entendre raison à un ivrogne qui veut se mouiller la luette ! Alors, rendus à bout de patience, et plutôt que de laisser nos âmes au diable qui se léchait déjà les babines en nous voyant dans l'embarras, je dis un mot à mes autres compagnons, qui avaient aussi peur que moi, et nous nous jetons tous sur

Baptiste, que nous terrassons, sans lui faire mal, et que nous plaçons ensuite au fond du canot — après l'avoir ligotté comme un bout de saucisse et lui avoir mis un bâillon pour l'empêcher de prononcer des paroles dangereuses, lorsque nous serions en l'air.

Et *Acabris ! Acabras ! Acabram !* nous voilà repartis sur un train de tous les diables, car nous n'avions plus qu'une heure pour nous rendre au chantier de la Gatineau. C'est moi qui gouvernais, cette fois-là, et je vous assure que j'avais l'œil ouvert et le bras solide. Nous remontâmes la rivière Outaouais comme une poussière jusqu'à la Pointe-à-Gatineau et de là nous piquâmes au nord vers le chantier.

Nous n'en étions plus rien qu'à quelques lieues, quand voilà-t-il pas cet animal de Baptiste qui se détortille de la corde avec laquelle nous l'avions ficelé, qui s'arrache son

bâillon, et qui se lève tout droit dans le canot, en lâchant un sacre qui me fit frémir jusque dans la pointe des cheveux !

Impossible de lutter contre lui dans le canot sans courir le risque de tomber d'une hauteur de trois cents pieds ; et l'animal gesticulait comme un perdu, en nous menaçant tous de son aviron qu'il avait saisi et qu'il faisait tournoyer sur nos têtes en faisant le moulinet comme un Irlandais avec son shilelagh. La position était terrible, comme vous le comprenez bien. Heureusement que nous arrivions. Mais j'étais tellement excité, que par un fausse manœuvre que je fis pour éviter l'aviron de Baptiste, le canot heurta la tête d'un gros pin, et que nous voilà tous précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes.

Je ne sais pas combien je mis de

temps à descendre, car je perdis connaissance avant d'arriver ; et mon dernier souvenir était comme celui d'un homme rêvant qu'il tombe dans un puits qui n'a pas de fond.

VII

Vers les huit heures du matin, je m'éveillai au fond de mon lit, dans la cabane, où nous avaient transportés des bûcherons qui nous avaient trouvés sans connaissance, enfoncés jusqu'au cou, dans un banc de neige du voisinage. Personne ne s'était cassé les reins heureusement, mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais les côtes comme un homme qui aurait couché sur les ravalements durant toute une semaine, sans parler d'un *black eye* et de deux ou trois déchirures sur les mains et dans la figure. Enfin, le principal c'est que le diable ne nous avait pas tous emportés, et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'empressai pas de

démentir ceux qui prétendaient m'avoir trouvé, avec Baptiste Durand et les six autres, tous soûls comme des grives, et en train de cuver notre jamaïque dans un banc de neige des environs. C'est déjà pas si beau d'avoir presque vendu son âme au diable, sans s'en vanter parmi les camarades ; et ce n'est que bien des années plus tard que je racontai l'histoire telle qu'elle m'était arrivée.

Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est que ce n'est pas si drôle qu'on le pense d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, en plein cœur d'hiver, en courant la chasse-galerie ; surtout si vous avez un maudit ivrogne qui se mêle de gouverner. Si vous m'en croyez, vous attendrez à l'été prochain pour aller embrasser vos petits cœurs, sans courir le risque de voyager au profit du diable.

Et Joe, le *cook*, plongea sa mi-

couane dans la mélasse bouillante aux reflets dorés, et déclara que la *tire* était cuite à point, et qu'il n'y avait plus qu'à l'étirer.

FRANÇOISE

(1893-95)

FRANÇOISE



Mademoiselle Robertine Barry, plus connue sous le pseudonyme de *Françoise*, est une des plus fines plumes féminines du Canada français. Elle a collaboré à la *Patrie*, de 1891 à 1900, et ses chroniques ont été fort appréciées. Elle en publia un recueil en 1895, sous le titre : *Fleurs champêtres*, et un autre : *Chroniques du lundi*, en 1900. Actuellement elle est directrice du *Journal de Françoise*, revue pour les dames.



A LA VEILLÉE

Mais dans l'étroit logis on sentait
la chaleur des foyers où l'on s'aime.
François Coppée.

« — Ne touchez pas à mon rouet, les enfants, dit Sophie Jalbert à ses fillettes, par une longue soirée d'hiver, cessant tout à coup de filer; je r'viendrai le r'prendre après que j'aurai fait mon levain... C'est demain qu'est le jour de la cuite.

En retroussant les manches de son mantelet de calicot, la bonne Sophie alla d'abord se laver les mains dans l'aiguière en fer-blanc fixée sur une tablette au fond de la cuisine, puis soulevant le couvercle de la huche.

» — Hé, mé ! qu'est-ce que ça veut dire ? Y a presque pus d'farine...

— J'vais vous dire, m'man, répondit la Phine, qui assise par terre, mettait en écheveaux, sur un dévidoir, la laine que sa mère venait de filer ; p'tit Bob a passé par icite c'te relevée et comme j'étais toute fine seule dans la maison, j'y ai donné tout ce qui a voulu tant j'avions peur qu'i me jetît un sort.

La raison sembla concluante pour Sophie qui ne dit pas un mot pour reprocher cet excès de prodigalité et envoya la plus jeune de ses filles, la petite Louise, au grenier pour renouveler sa provision.

» — J'vous persouète que le cœur me cognait fort, continua la Phine, en voyant r'soudre p'tit Bob et j'sais pas d'où i sortait, car y avait pas une minute que j'avais r'gardé dehors et on voyait pas une âme sur le chemin du roi.

— J'lui aurais barré la porte au nez, s'écria Luce, filleule de Sophie que celle-ci avait recueillie chez elle,

à la mort de sa mère, et qu'elle aimait comme ses autres enfants.

— Sainte bénite! repart vivement la Phine, tout effrayée de l'idée, pour qu'i m'jetît un sort!

— J'ai point peur de ses sorts, dit Luce, d'autant plus brave que le terrible personnage en question n'était plus là ; quand j'rencontre p'tit Bob, j'mets vitement mon tablier à l'envers ou ben mes pouces dans l'creux de mes deux mains. Avec ça, y a rien à craindre.

— C'est encore mieux d'avoir rien à faire avec lui, dit sagement Sophie qui brassait la farine dans son coin ; les jeteux d'sorts, ça parle au méchant esprit et quand j'pense à votre oncle Jos, qui a crevé son cheval l'été passé, à Narcisse Pinet qui a perdu sa vache et tous ses moutons du printemps, tout ça parce que p'tit Bob leuz-y-avait dit: « Vous vous souviendrez d'moé », ça n'est point des jeux. J'sais pas ousque ça aurait été pour

votre oncle Jos, si y avait pas fait bouillir un peu de sang d'un autre cheval qui était tombé malade avec des clous dedans ; c'est un moyen souverain pour détourner l'mauvais sort.

— Et c'te pauvre Angèle Clouquier donc ! Elle avait ri de p'tit Bob une fois et i l'avait regardée de travers d'un air qui voulait pas dire grand'chose de bon. Après ça, alle pouvait rien faire sans trouver des cheveux ; dans la soupe qu'alle trempait, dans la galette qu'alle cuisait, si ben, qu'à la fin, alle se fâche et alle dit comme ça : « Si c'est toé, p'tit Bob, qui m'as jeté un sort, il va t'en cuire ». Et alle mit sur la braise par la petite porte du poêle un des cheveux noirs et graisseux qu'alle venait justement de trouver sur son beau tablier blanc. Au bout de cinq minutes qu'est-ce qui arrive ? P'tit Bob. Pourtant i avait été vu la veille au grand Maska, à ben des

lieues d'icite. I était tout essoufflé, blanc comme un drap et grognait tout bas. Sans prendre la peine de parler à la compagnie, i s'en va drette au poêle et s'met à manigancer un tas de choses en fouillant dans les charbons. « Qué que tu fais là » ? lui d'mande le père d'Angèle. « J'allume ma pipe », qui répond. Mé après ça, Angèle n'a jamais trouvé de cheveux ni sur elle, ni dans son manger.

— C'est dans dimanche huit jours qu'alle publie Angèle avec Octave Guérette, dit la petite Louise qui épluchait des pois au bout de la longue table. On peut ben dire que sa malchance est passée, car c'est un fier beau garçon !

— C'est toujours ben curieux, reprit l'aînée, qu'avant de l'connaître alle l'avait vu en rêve aussi clairement que j'vous vois devant moé. Mélie Lantagne lui avait mis un miroir sous son oreiller et tel qu'alle l'a vu dans son songe, tel qu'i était

habillé quand alle l'a rencontré à la corvée cheux son parrain l'automne dernier.

— Vous m'en mettrez un à soir, moé itou, demanda Luce dont les yeux noirs pétillaient de curiosité.

— I faut pas que tu le saves d'avance, car ça ne compte pas ; mé, queuque bon soir quand tu t'en doutras pas, on verra, dit aimablement la Phine qui intérieurement pensait au proverbe : un service en attire un autre ».

La conversation lancée sur ce nouveau sujet prit une allure des plus animées. P'tit Bob et ses ensorcellements furent bien vite oubliés ; chacune raconta sa petite expérience, jusqu'à la bonne Sophie qui, ayant fini de pétrir la pâte, vint reprendre son rouet et joindre ses observations à ce gai babillage.

Au même instant on entendit frapper à la porte.

— Ouvrez, dit Sophie qui, pour

tout l'or du monde, n'eût voulu se servir d'une formule plus hospitalière.

A la campagne, on vous racontera qu'une jeune femme se trouvant seule, le soir à la maison, il prit fantaisie au diable qui passait par là d'aller cogner à sa porte. La jeune femme qui, naturellement, ignorait à quel visiteur étrange elle avait affaire, répondit : Entrez. Le diable profita de la permission, en abusa même, puisqu'il emporta avec lui l'âme de sa gentille hôtesse dans les régions infernales.

Depuis cette expérience néfaste, oncques on ne dit : Entrez, au hameau.

La sage précaution de Sophie fut, cette fois, tout à fait inutile, car, au lieu de sa majesté satanique, on vit apparaître sur le seuil la plus jolie frimousse de jeune fille qu'on puisse rêver : des yeux noirs, des lèvres rouges s'ouvrant sur deux ran-

gées de dents bien blanches et un petit nez mutin, légèrement retroussé, qui ajoutait à l'ensemble un charme particulier.

La nouvelle venue fut saluée par de bruyantes exclamations de joie.

« — Viens te dégreyer, Angèle, cria-t-on autour d'elle tandis que la Phine la débarrassait du fanal allumé qu'elle tenait à la main et que la petite Louise s'empressait de dénouer le châle entortillé autour de sa tête.

— J'ai pensé à venir faire un p'tit bout de veillée avec vous aut' pour jaser un brin, dit la jolie visiteuse.

— T'as ben faite, ma fille, t'as ben faite, interrompit Sophie amicalement, d'autant plusse que nous sommes pas mal seulettes ce soir. Jean est descendu au bord de l'eau avec les trois garçons et ils r'montront que d'main.

— On parlait de toé quand t'es arrivée, dit Luce, qui évidemment

brûlait d'entrer en matière. C'est ben vré que tu t'maries ?

— Oui, avoua franchement Angèle en rougissant un peu, c'est pour les Jours Gras.

Il y eut un petit soupir d'envie dans le groupe des jeunes travailleuses et Angèle grandit en importance à leurs yeux.

» — J'sus ben contente pour toé, ma fille, dit la mère Sophie avec bonté. Octave Guérette est un honnête garçon et capable de faire vivre une femme.

— Oui, répliqua Angèle, et vous savez que depuis que ma défunte mère est morte et que papa s'est r'marié, je m'sens pas cheux nous comme avant. Ma belle-mère m'fait pas d'méchant temps, mé on marche toujours de travers sur un plancher qui nous appartient point...

— Pauvre petite ! dit Sophie, mé laisse faire, va, continua-t-elle d'un ton encourageant, Octave va te ren-

dre ben heureuse et tu r'gretteras rien avec lui.

— C'est-y vré, Angèle, que t'as vu ton cavalier en rêve ? interrogea Luce qui, pour des raisons particulières, tenait à être informée des moindres détails.

— C'est vré, affirma sérieusement Angèle, j'lai vu comme j'vous vois, et, en me réveillant, j'me suis dit : j'en aurai jamais d'autre que lui. C'est Mélie qui m'avait, sans que je m'en doute, mis un miroir enveloppé d'un mouchoir de soie attaché par deux épingles en croix. Alle m'avait fait ça pour m'jouer un tour ; ça n'impose pas que j'ai rêvé qu'Octave entrait dans la cuisine et qu'i allait ajuster l'nœud de sa cravate dans l'miroir accroché à son clou. Ça c'est arrivé comme j'vous l'dis...

— J'te crée, ma fille, interrompit Sophie, moi aussi j'avons vu mon homme ben avant qu'il m'fasse la cour. Ma cousine qui restait cheux

mon père, m'avait manigancé une manière de petite échelle à trois barreaux, parce qu'i faut que les barreaux soient en nombre impair, qu'alle avait mise sous mon oreiller et dans la nuit, alle m'entendit crier tout haut aussi clairement que j'vous parle à soir : « Jean, prends garde de tomber ». « Y va s'appeler Jean », qu'a m'dit en riant et, comme de fait, un mois après, on mettait l'premier ban à l'église avec Jean, mon mari. Mé, ça tourne pas toujours aussi ben pour tout l'monde, car, ma cousine qui a couché la tête sur un miroir a vu passer dans son rêve un long cercueil recouvert d'un drap blanc. C'était celui qui y était destiné, j'suppose, qui était mort avant son temps, car alle s'est jamais mariée. Et vous savez que les vieux garçons et les vieilles filles sont des veufs et des veuves dont les maris ou les femmes sont morts avant le mariage.

— Moé, j'ai-t-essayé la galette salée, avoua Luce. On prend une cuillerée de farine avec une cuillerée de sel qu'on détrempe avec une cuillerée d'eau ; on fait cuire ça au coin de l'âtre et on la mange avant de s'coucher ; not' cavalier vient en songe nous offrir un verre d'eau pour étancher not' soif... Ah ! que c'est mauvais ! fit-elle avec une grimace, jamais je n'recommencerai.

— Et qu'as-tu vu ?

— J'ai rien vu parce j'ai pas pu m'empêcher de boire avant de dormir.

— Dis plutôt que t'es trop bavarde, reprit la petite Louise. Tu sais qu'i faut faire c'te galette et la manger sans dire un mot et c'est plus fort que toé.

Tout le monde se mit à rire, et, comme il y avait beaucoup de vérité dans ce témoignage porté contre sa discrétion, Luce n'osa pas trop se récrier.

» — C'est trop difficile aussi, ça, j'voudrais essayer autre chose.

— Compte les étoiles, suggéra Angèle, on en compte neuf pendant neuf soirs de suite et, le premier homme à qui on donne la main après la neuvième soirée portera l'nom de ton futur.

— C'est ça, c'est ça, s'écria Luce en battant des mains avec enthousiasme, voilà quelque chose de facile au moins.

— Pas tant que tu crois, car ben souvent le temps est couvert l'soir et y a pas d'étoiles...

— J'ai-t-entendu parler d'une pomme qu'on coupait en neuf morceaux et qu'on mangeait à la noirceur, toute seule dans sa chambre. Après le neuvième morceau, on voyait la figure de son cavalier dans l'miroir.

— J'ai ben trop peur pour faire ça, répondit Luce qui frissonnait d'épouvante en y songeant ; d'au-

tant plus que quand on s'regarde dans un miroir le soir, on peut voir l'méchant esprit.

— C'est pas toé qui s'rait assez brave pour aller sur l'coup de minuit tourner le crible dans la grange, ou ben qui irait tirer deux sieaux d'eau à reculons à la fontaine, le premier soir de la lune, pour voir ensuite dans l'eau l'portrait de ton cavalier.

— Dans ma jeunesse, dit Sophie, j'en ai connue-t-une qui a fait ça, mais les cheveux lui sont venus tout blancs par les choses effrayantes qu'elle avait vues et qu'on n'a jamais pu savoir ; à chaque fois qu'on en parlait devant elle, les dents lui claquaient dans la bouche comme des éclats de bois d'four ».

La conversation roula longtemps sur ce sujet qui est un des thèmes favoris durant les longues réunions d'hiver.

On proposa comme moyens infaillibles pour connaître son futur

époux de se laver les mains sans se les essuyer avant de se mettre au lit, en les laissant sur les couvertures et, en rêve, celui qui doit être l'heureux élu apporte à la belle endormie une serviette pour essuyer ses mains.

Ou bien, lorsqu'on passe la nuit sous un toit étranger pour la première fois, on compte les « ouvertures » — les portes et les fenêtres, — et c'est encore un autre moyen d'interroger le destin.

Personne ne songe à émettre un doute sur la réussite.

A la campagne on croit à tout cela et à plus encore : aux loups-garous, aux farfadets, aux chasse-galeries, aux lutins qui tressent la crinière des chevaux pendant la nuit et les montent ensuite pour des courses furibondes. Et il ne manque jamais de témoins oculaires pour certifier de l'authenticité de ces faits.

Ils sont de bonne foi, ayant été aidés par un hasard, une circonstance

fortuite qui a jeté les bases d'une de ces histoires où une imagination facilement surexcitée a libre cours pour les créations les plus fantastiques qu'on puisse imaginer.

Rien n'intéresse plus nos paisibles cultivateurs que le récit de ces aventures surnaturelles, et souvent on ne se rassemble que pour avoir le plaisir d'entendre raconter les détails invraisemblables de ces scènes effrayantes, jamais contredites, qu'on écoute avec le respect des Mahométans assistant à la lecture du Coran.

Et quand la Phine dit à la mère Sophie :

— M'man, raconte-nous donc des peurs, sa proposition fut accueillie avec transport.

Le rouet fut installé dans son coin pour la nuit : on cessa de travailler pour se rapprocher davantage de Sophie, qui tira de son répertoire des histoires de sorciers et de revenants

à faire dresser les cheveux sur la tête.

La frayeur du petit auditoire devint si grande qu'on n'osait plus retourner la tête et les poitrines oppressées avaient peine à respirer. Mais ces récits avaient sur les esprits une fascination telle qu'on n'eût voulu les abréger du plus insignifiant détail.

Ce genre d'émotions est très goûté et fort apprécié, aussi la réputation de « beau conteur » est-elle fort enviable.

Il ne faut donc pas s'étonner si, la veillée terminée, Angèle accepta avec empressement l'invitation de la mère Sophie de passer la nuit sous son toit.

La porte fut soigneusement verrouillée et barricadée ; on regarda sous tous les lits pour constater que personne ne s'y tenait caché.

Puis on fit très dévotement la prière en commun, et chacune aspergea

copieusement sa couche d'eau bénite pour chasser les mauvais esprits et les cauchemars.

Bientôt la petite lampe, qu'on n'avait pas osé éteindre, veilla seule dans la maison endormie.



LA DOUCE

On engerbait.

Dans les champs, le long des haies, hommes et femmes ramassaient les épis couchés sur les sillons, en épaisses javelles, et en formaient d'énormes gerbes, qu'on nouait ensuite avec des harts d'aulne bien torses. Puis, des bras vigoureux enlevaient au bout des fourches, jusqu'aux charrettes aux hautes ridelles, ces gigantesques bouquets d'épis mûrs.

Le long des fossés, dans les endroits ombreux, les gerbes se faisaient plus petites, et prenaient alors le nom de *quintaux*. Quelques brins

de paille servaient de liens et ces faisceaux, ainsi réunis, étaient déposés au milieu du champ, en groupe de six et de huit chacun, — les dernies formant cône, — pour achever de faire mûrir et sécher le grain au soleil, avant de l'enserrer.

Une voix s'éleva tout à coup dans l'espace. On chantait une mélodie dont tous les couplets, finissant en en ton mineur, remplissaient l'air d'échos tristes et plaintifs.

En général, dans nos campagnes, que les motifs soient mélancoliques ou joyeux, on les module si lentement, ne traînant sur l'air et sur les syllabes, que tout chant devient mélopée, et ces accents indéfinissables émeuvent toujours ceux qui n'y sont point habitués.

Une jeune fille qui descendait alors la route, prêta l'oreille à ce chant pastoral. C'étaient les plaintes d'une amante, rappelant à l'ami infidèle les promesses sitôt oubliées

d'un constant et inviolable amour.

« — Je ne sais si ces gens naïfs et paisibles ressentent profondément ce qu'ils chantent en termes si émus, pensait Sabine. Ne possédant pas ce raffinement que donne une complète civilisation, et n'ayant pas les facultés intellectuelles développées par l'éducation, ils n'éprouvent probablement pas cette acuité de la souffrance, ni, par contre, la jouissance intime du bonheur...

A ce moment, comme pour faire diversion aux réflexions de Sabine, un garçonnet joufflu frôla sa robe, de la longue gaule qu'il tenait à la main.

» — Peux-tu me dire à peu près quelle heure il est, petit ? demanda Sabine.

— L'heure des vaches, mamzelle, répondit l'enfant.

— Près de six heures, alors, pensa la jeune fille. Tout juste le temps d'aller dire à la Douce, avant mon

souper, que j'aurai besoin de ses services demain ».

Et faisant tourner sur son pivot la longue barrière qui la séparait de la propriété du fermier, Sabine s'engagea dans l'avenue.

Dans un petit jardinet, devant la porte, s'étalaient d'orgueilleux tournesols, communément appelés tournesoleils ; des bouquets de soucis fleurissaient çà et là, mais il ne fallait pas trop consacrer de terrain aux fleurs, qui ne rapportaient rien ; mieux valaient les beaux carrés d'échalotes et de poireaux.

Le jardin était momentanément occupé par une nuée de poules, qui grattaient les allées et picoraient sur les plates-bandes à qui mieux mieux ; leur jouissance ne fut pas de longue durée, car, la porte de la ferme, s'ouvrant précipitamment, livra passage à trois marmots qui se mirent à les pourchasser par-dessus les fleurs et les légumes, avec une ardeur digne

de leurs jeunes années, n'ayant pas l'air de se douter qu'ils ravageaient plus encore que la gent gallinacée.

A son tour, la fermière parut à la porte, criant à sa belliqueuse progéniture :

« — Assez, assez l's enfants. Fais donc attention, Pite, v'là qu't'as quasiment arraché un beau pied d'soucisses avec tes pieds. Je t'assure que tu vas t'faire ramasser par ton père, mé qu'i arrive à soir, mon insuspect. Pi, je l'dirai à mesieur le curé qui te coupera l's oreilles... Ah ! ben, c'est vous, mamzelle ? Excusez si j'm'en sus pas-t aperçue plus vite. Ces espièques-là m'en donnent du tourment. Entrez vous r'poser un brin. C'est bien vré de dire qu'en parlant du soleil, on en voit les rayons, j'pensais à vous tantôt... Toé, Pite, marche-t'en aux bâtiments, préparer l'manger des alimaux ; vous autres, Marie pi Didoune, allez sur les fanils, faire le

tour des niques, ramasser les œufs et si vous avez l'malheur d'en casser un, vous voirez !

— Dieu merci, continua Jacqueline refermant la porte derrière elle, nous allons pouvoir jaser en paix. Ah ! les chers insuffrabes ! Pourtant, ajouta-t-elle avec un gros soupir, quand y sont petits, c'est des p'tites peines, quand y sont grands, c'est des grosses...

Et la brave femme retourna à ses poêles, dans lesquelles de bonnes omelettes rôtissaient, au-dessus d'un feu vif et pétillant.

» — J'ai détrempé mes crêpes un peu d'bonne heure, mé j'voulais leur donner un coup d'main pour rachever d'engerber c'soir. J'cré qu'i vont pouvoir finir avant la brenante.

— Ne souperont-ils pas plus tôt ? interrogea Sabine.

— Non. Voyez-vous, ça leur ferait perdre du temps. I ont fait une bonne r'levée aujard'hui et pour les

régaler, je leur-z-ai fait des crêpes au lard, et avec du lait caillé, pi, des pataques, y vont être comme aux noces.

Prenant une poêle entre ses deux mains, Jacqueline l'agita quelques instants ; puis, imprimant en l'air un mouvement sec et rapide, elle fit sauter l'omelette, qui retomba sur l'autre côté, jaune et appétissante.

— Ah ! laissez-moi, je vous en prie, retourner l'autre, dit gaiement Sabine.

— A vot' liberté, mamzelle. Quand on sait ben r'virer une crêpe, dit Jacqueline très sérieusement, c'est signe qu'on est bonne à marier.

Sabine prit en riant la poêle, la secoua timidement, et en fit sauter le contenu, mais l'évolution ne se fit pas, faute d'expérience, et l'omelette retombant brusquement, alla s'aplatir dans les cendres du foyer.

» — Je m'en doutais, s'écria la jeune fille. Vous voyez que je ne

suis pas encore bonne ménagère ; par conséquent, je ne dois point songer au mariage.

— Ça s'apprend, mamzelle, ça s'apprend. Y a rien qu'à y mettre d'la bonne volonté.

— C'est bien ce qui me manquera toujours, car, enfin, à quoi cela me servirait-il, puisque je ne veux pas me marier ?

— Faut pas parler d'même, ma chère d'moizelle ; si vot' défunte mère, — que Dieu l'ait en son saint paradis ! — était de ce monde, alle vous dirait comme moé. Quand qu'on manque de s'marier par sa faute, on est tourmenté dans l'aut' monde, par les fantômes de tous les enfants qu'on aurait pu avoir. Ma tante Margritte, défuntisée à soixante-dix ans, a vu dans son agonie, les apparitions de trois grandes personnes, qui vinrent y r'procher de s'être point mariées. C'qui paraît qu'c'était sa fille, pi, ses deux garçons.

Alle était si difficile à plaire aussi, ma tante Margritte !

Puis, voyant que Sabine était prise d'un rire inextinguible, qu'elle essayait vainement de dissimuler :

» — Vous trouvez ça ben drôle, mamzelle, on voit ben qu'vous êtes jeune. C'est pourtant pas des histouères que j'vous conte là, mais la vrée vérité.

— Je ne doute pas de votre parole, Jacqueline, et je vous remercie de votre bon conseil. Je puis vous assurer que j'y penserai souvent. En attendant, il faudra marier la Douce ; les apparitions lui ont toujours fait grand'peur. Mais à propos, où est-elle donc ? Je ne l'ai pas vue dans le champ.

— La Douce ? ah ! non, elle est dans son cabinette à s'faire brave pour à soir. Elle est invitée aux noces de Louison à Marcel Côté, qui s'est marié d'à matin, avec la grande Marichette. Y a un grand raccroc

en leu z-honneur, chez l'père de la mariée, et comme la Marichette ne sait point chanter, ni la suivante non plus, la Douce a été priée pour entonner la chanson des noces. Vous savez, continua Jacqueline avec orgueil, que la Douce, c'est point pour la vanter, ni parce que c'est ma fille, mé c'est une fine chanteuse et y a point de noces à trois lieues la ronde, sans qu'elle y chante son couplet.

— Louison Côté ? Louison Côté, n'était-ce point le cavalier de la Douce ? Oh ! ma pauvre Douce !

— Eh ! ben, oui, éclata brusquement Jacqueline, c'est ben ça qui m'tarabusque, vu que j'ai peur que ma pauv' fille en prenne du chagrin. Y avait coutume, vous savez, de venir faire son tour le dimanche aprês les vêpres, et comme c'est un garçon ben avenant, ben astiqué, y fallait pas un miracle pour s'faire aimer des filles. Par exemple, j'peux ben dire qu'i ne lui en a pas fait accraire dans

ses discours, car i avait parlé de rien, mé j'vous assure ben que j'm'attendais, d'un jour à l'autre, à la grand'-demande.

— Alors, pourquoi n'a-t-il pas proposé à la Douce, qui est jolie comme un cœur, et tout aussi riche que Marichette ?

— Ah ! ben, pour ça oui, quoique les parents de la Marichette soient des gros-t-habitants et qu'ils lui aient donné un beau ménage.

— Qu'est-ce que vous entendez par un beau ménage ?

— Un ménage, mamzelle ? C'est un rouet, une commode, six chaises, un lit tout grayé, quat' mères moutonnes, une vache, vingt-cinq louis en argent, pi, un coffre si plein d'butin, qu'on met l'genou dessus pour l'fermer. La Douce aura tout ça, Dieu marci, et si les années n'sont pas trop dures, j'y achèterai une belle visite en gros d'Naples, qui farlassera, j'vous en réponds.

— Je ne vois pas alors pourquoi, avec tous ces avantages, Louison aurait préféré...

— C'est les bonnes gens qui ont arrangé ça entr'eux autes. Voyez-vous, la Douce est féluette, et les vieilles gens la trouvent pas assez résistable pour les travaux des champs. Tandis que Marichette, elle, alle est laite assez pour faire sûrir la soupe, c'est vré ; mais, c'est résolue et ça coupe son arpent entr' les deux soleils (le soleil levant et le soleil couchant), sans se surmener.

— Et c'est pour cette seule raison qu'on briserait deux vies ? Depuis quand se trouve-t-il des fils aussi dociles ? dit amèrement Sabine.

— Mamzelle, dit gravement la fermière, sans vous faire la leçon, un garçon doit toujours obéir à son père. Les parents ont pus d'expérience dans un p'tit doigt que les jeunes dans tout leur corps. D'ailleurs, ajouta Jacqueline avec fierté, la Douce était ben

que trop ordilleuse, pour rentrer dans une maison par la fenêtre, si la porte y était barrée.

— N'importe, je suis désolée pour cette pauvre enfant, et comment peut-elle avoir le courage d'aller chanter aux noces de celui qu'elle aime ? Personne ne l'y oblige, je suppose ?

— Pour ça, non, Seigneur ! J'ai fait d'mes pieds et d'mes mains pour l'en imposer. Mé, vous savez, alle aimerait mieux s'faire hacher par morceaux, que d'laisser craire qu'elle n'a pas voulu y aller, parce qu'elle en avait d'la peine... Au moins, si ça avait eusse été préparé de longue main, p'têtre ben que ça l'aurait pas tant surpris, mé, dimanche dernier quinze jours, i est venu icite comme de coutume, et la semaine après, i mettait son ban à l'église avec la Marichette.

— Il est un peu trop expéditif, votre marié, pour mon goût.

— Ah ! c'est la façon avec nous autres. Mon bonhomme a proposé à not' deuxième rencontre, et on s'est mariés deux jours après. Les fréquentations, c'est pas bon pour la jeunesse. Pi, pour en revenir à Louison, on est dans le temps des récoltes et le grain presse. La Marichette peut donner un bon coup d'main, alle vaut l'temps de deux criatures et la main d'œuvre est chère... Mé, si vous vouliez dire un mot à la Douce, ça m'soulagerait ben. Vu que vous êtes sa préférée, alle vous écouterait p't-être. Alle fait piqué depuis quelques jours, alle va t'et vient dans la maison comme une âme en peine... Bonté divine ! mes omelettes qui brûlent pendant que j'bavasse. Montez, Mamzelle, c'est la petite porte dans l'fond ».

Sabine gravit le raide escalier conduisant à l'étage supérieur, qui servait aussi de grenier. De la laine cardée et du lin s'entassaient dans

les coins, tandis que sur des planches, supportées par deux tasseaux, on voyait, d'un côté, d'énormes morceaux de savon, de l'autre, soigneusement alignés, de gros pains de sucre du pays. Des petites bottes d'herbages achevaient de sécher, suspendues aux poutres.

A l'extrémité de la maison, on avait ménagé un espace, séparé du reste par une mince cloison en planches brutes. Sabine frappa doucement à la porte, dont on avait retiré le loquet pour la tenir fermée en dedans.

« — C'est moi, Sabine. Ouvre donc.

Il se fit un mouvement à l'intérieur et une voix répondit :

» — J'peux pas. C'est trop en désordre. Tout est à la traine.

— Allons, allons, riposta Sabine, depuis quand fait-on des façons avec moi ? Ouvre, j'ai quelque chose à te dire que je ne puis te crier à travers la cloison.

Après quelques minutes d'attente, la porte s'ouvrit, et Sabine entra dans la chambre à coucher de la Douce. Une petite fenêtre éclairait le modeste réduit ; sur les vitres bien claires, on avait tiré des rideaux de calico à fleurettes roses ; un lit bien étroit se cachait à demi dans une encoignure et sur la commode, devant une petite Vierge de plâtre toute enfumée, dans un pot de faïence ébréché et fêlé, quelques fleurs achevaient de mourir.

Modestement encadrées de bois peint en blanc, quelques images pieuses, parmi lesquelles une sainte Elisabeth, patronne de la Douce, se détachaient sur les murs.

Un miroir, dont le tain avait été un peu enlevé par endroits, était retenu entre quatre clous, et si petit qu'il n'aurait pu suffire à tout autre qu'à la Douce. Mais son minois était si fin, si délicat, qu'il pouvait bien s'y mirer tout entier, avec ses yeux

pensifs et son joli front, au-dessus duquel une raie blanche et droite séparait une abondante chevelure d'un blond cendré.

Elle était toute prête pour la fête. Sa robe soigneusement empesée et repassée de frais, tombait en plis autour de sa taille, qui paraissait, dans cette blanche toilette, encore plus frêle. Elle se tenait debout, au milieu de la chambre ; une grande énergie brillait sur ses traits, et dans son regard, si tranquille d'ordinaire, se lisait une inébranlable résolution.

» — Je m'en vas aux noces, dit-elle en essayant de sourire : si vous avez besoin de moé, c'est ben fâcheux, mé vous comprenez qu'une invitation aux noces, ce n'est pas de refus.

— Je crois pourtant que tu devrais refuser celle-ci, ma bonne petite... Voyons, je t'amène avec moi, ce soir, et je lirai pour toi dans les livres que tu aimeras le mieux.

— Non, répondit la Douce, il faut que j'y aille là-bas et j'irai. Croyez-vous, continua-t-elle, en s'animant toujours davantage, que j'voudrais leur laisser dire que j'y vas pas parce que ça m'fait deuil ? J'aime mieux en mourir à la peine.

— Mais chanter, ma pauvre enfant ! Y as-tu bien songé ? Ne vas-tu pas te trahir dès les premières notes ? Aussi, pourquoi te donner ce tourment de plus ? Crois-moi, va, personne n'a d'intérêt à t'infliger cette douleur inutile.

— Ah ! vous n'savez pas vous ! vous n'pouvez pas savoir. Mé la Marichette et moé, on a jamais été bonnes amies. Même quand on marchait ensemble pour faire notre première communion, alle m'pinçait les bras parce que j'savais mon catéchisme mieux qu'elle. Quand on était petites, pour se venger, alle me massacrait toutes mes catins. Plus tard vous savez, alle n'avait pas au-

tant de cavaliers que moé, et alle a ben souvent mangé de l'avoine rapport à moé.

— Elle sentait bien que tu étais plus jolie qu'elle...

— Jolie ! jolie ! dit amèrement la Douce, une beauté de d'moizelle ! C'est pas ça qu'i nous faut, à nous autres, filles d'habitants. J'estimerais autant être moins jolie, et avoir la capacité de Marichette. C'est elle qui vous décharge ça, un voyage de foin ! J'en avais ben de la jalouserie en dedans de moé, allez, de la voir si forte... I avait longtemps, elle aussi, que Louison lui avait tombé dans l'œil ; vous pouvez vous figurer si ça la mettait en bonne humeur, quand alle pensait qu'i venait m'voir. Alle disait que j'enjôlais tous les garçons. Mé, aujourd'hui, alle a le dessus et c'est pour ça qu'alle m'a priée de chanter à sa place.

— Il faut être femme et méchante, pour trouver pareil raffi-

nement de cruauté, exclama Sabine.

— Vous voyez ben qu'il faut que j'aille, reprit la Douce. Ça lui fera voir que j'avais pas une grosse amiqué pour Louison, puisque j'sus capable d'aller à ses noces.

— Mais c'est dur, c'est dur, ma chère d'moizelle, continua la Douce, glissant à genoux aux pieds de Sabine et cachant sa petite tête blonde dans les plis de sa robe. J'aimerais mieux m'en aller au cimetière les pieds devant la tête. Heureusement que ça n'tardera pas à c'te heure.

Sabine passa tendrement sa main sur cette inclinée dans une muette caresse. Devant cette douleur si vraie, si profonde, si naïve, elle ne trouvait pas un mot pour la consoler.

» — Ne me plaignez pas, ne me plaignez pas, reprit la Douce, ça m'ôterait tout mon courage et j'en ai tant besoin ! Je l'aimais tant !...

Toute sa fierté l'avait abandonnée;

elle gisait là, repliée sur elle-même, se pelotonnant frileuse, sous le vent du malheur, oublieuse même du triomphe d'une rivale détestée, pour ne plus penser qu'à celui qui avait eu son amour, au premier réveil de son cœur.

» — Les hommes valent-ils la peine qu'on les regrette ? dit Sabine frémissante d'indignation. Le meilleur d'entre eux vaut-il un soupir d'honnête femme ? Ah ! le lâche !

— Faut pas parler de lui comme ça, fit résolument la Douce, mettant sa main brune sur la bouche de Sabine. Je n'veux pas qu'on dise du mal devant moé... Les hommes ont ben des défauts, mé nous avonaussi les nôtres. D'ailleurs, les femsmes, elles, doivent aimer et toujours paı donner.

— C'est bon d'un ange comme toi. Tout de même, pensait Sabine, si Marichette renouvelle souvent ses manches à balai sur le dos de

Louison, ce sera bien fait pour lui.

— Si c'était à r'commencer, je l'aimerais pareil, continua la Douce ; ces choses-là s'commandent pas, et croyez-moé, ça fait toujours du bien d'avoir aimé, quand même on en souffre un peu...

Un long silence régna dans la petite chambre ; il fut interrompu soudain par la voix de la fermière qui criait d'en bas :

» — Voilà Pierre à Jacques qui s'est mis faraud pour t'conduire chez les noceux. J'va-t-y dire que tu peux pas y aller ?

— Non, non, j'descends dans la minute... Allons, dit la Douce en se raidissant, i faut partir. Vous ne m'empêcherez pas à c'te heure !

— Non. Je crains seulement que tes forces ne te soutiennent pas jusqu'au bout.

— Quand son honneur est en jeu, ça soutient toujours. Il n'y a pas seulement que dans vot' monde, ous

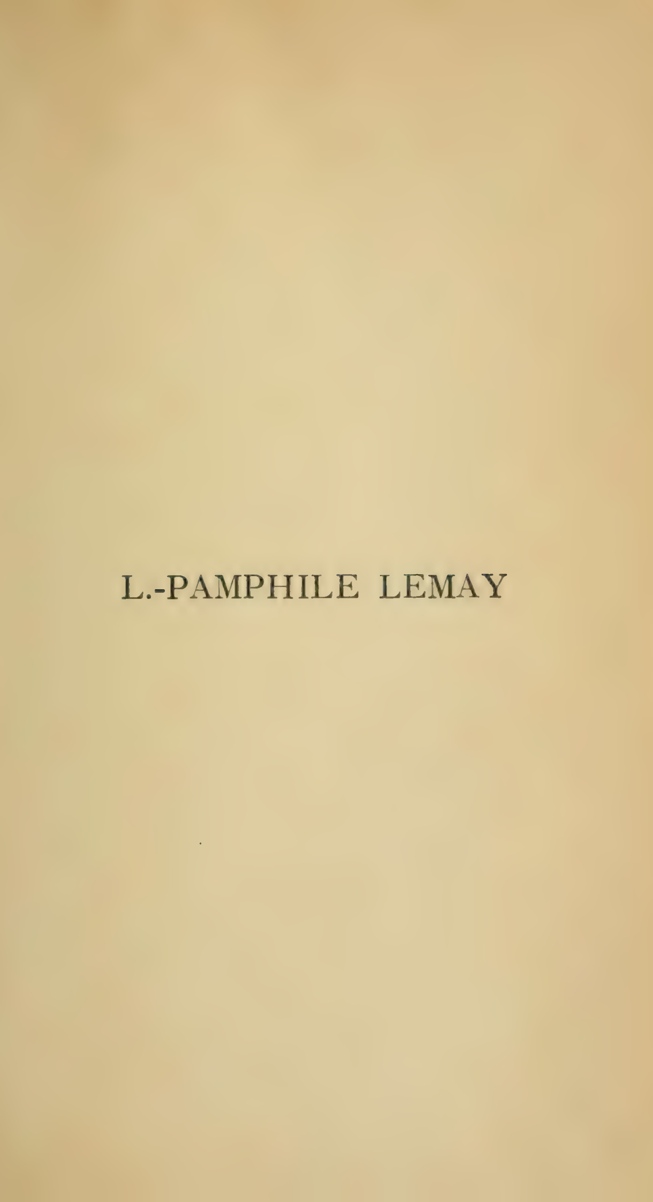
qu'on sait rire quand on a envie de pleurer. Et si on n'a pas d'beaux mots pour dire sa pensée, i faut pas croire qu'on n'ressent pas autant pour tout ça ; le cœur, il est pareil partout, et la joie et l'malheur ça égalise ben du monde. Faut pas parler de rien à mouman, ça lui f'rait du chagrin. J'ai été un peu pâlotte aujourd'hui, mais d'main, ça y paraîtra pas. Attendez un brin, que j'me frotte les joues avec ma jupe de futaine pour me mettre plus rougeaude.

— C'est cela. Fais-toi aussi belle que tu pourras, et fais enrager Marichette, en t'amusant avec son Louison toute la veillée.

— Seigneur ! non, c'est pas mon idée. L'dernier mot est dit entre Louison et moé ; je s'rais ben méchante de chercher à venir entre les deux à c't'heure qu'y ont été mariés devant le prêtre. Entre l'écorce et l'arbre, on n'y met pas les doigts.

C'est pour m'étriver que vous parlez de même. Sûrement qu'on n'fait point comme ça dans vot'monde » ?

Sabine, se penchant vers elle, l'embrassa sans rien dire.



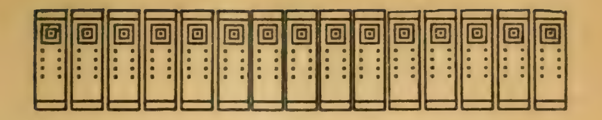
L.-PAMPHILE LEMAY

(1899)

L.-PAMPHILE LEMAY



M. Léon-Pamphile Lemay est né à Lotbinière, le 5 mai 1837. Il a été avocat puis conservateur de la bibliothèque de la législature de la province de Québec. M. Lemay a publié plusieurs volumes de poésies et trois romans canadiens. Son dernier ouvrage est *Contes vrais*, duquel nous avons extrait le conte suivant, basé sur une tradition locale. C'est un écrivain fort aimé du public canadien.



SANG ET OR

Un soir, je racontais l'histoire de la maison hantée à mes voisins : le bonhomme Chénard, le vieux Blais, le vieux Letellier, le père Ducap et plusieurs autres. Cela les amusait assez, mais ils paraissaient suspecter un peu mon honnêteté de raconteur, et ils me décrochaient tour à tour, pour l'acquit de leur conscience, de petits traits malins qui faisaient rire tout le monde et me chatouillaient désagréablement. Je n'en laissais rien voir. Je sais dissimuler comme un vrai diplomate.

Cependant le père Ducap devint tout à coup fort pensif. Il semblait ne plus rien entendre. Quand j'eus fini, il se leva, et lentement, d'une

voix grave que faisait vibrer l'émotion :

« — Je connais, moi, dit-il, ce qui s'est passé dans cette maison du bois du moulin... Je sais quel spectre la hantait et quel crime fit descendre sur elle la malédiction de Dieu.

Il garda le silence un instant. Nous étions tous fort surpris, car il n'avait jamais parlé de ces choses. D'ordinaire on se hâte de dire ce que l'on sait. Il en est même qui disent ce qu'ils ne savent pas. Il avait eu sans doute quelque bonne raison pour se taire...

Il est toujours pénible de dire du mal des autres, et surtout des siens.

» — Comment ! fit-on très étonnés, vous voulez vous amuser à nos dépens... Vous n'êtes pas de la famille de ce damné.

— Je suis de la famille de ce damné, mais par alliance, et c'est encore trop, avoua-t-il.

Puis, comme fortifié par cet aveu, il continua :

» — Enfin, ce n'est pas ma faute, c'est le hasard. L'ivraie se mêle au bon grain, les chardons poussent au milieu des fleurs. Quand il s'agit des âmes et des consciences, des vertus et des vices, c'est le bon Dieu qui fait le triage, et il le fait bien.

Nous le prions alors de raconter cela... de dire tout... Nous sommes des gens d'honneur, et capables de garder un secret quand c'est nécessaire.

» — Pas ce soir, demain, répondit-il. Il faut que je me recueille un peu. Bien des choses s'effacent de ma mémoire maintenant ; et puis, je ne sais pas s'il est bien opportun de réveiller des souvenirs mauvais, et de raconter la vie de ceux qui n'ont pas craint le Seigneur ».

Le lendemain, dès après le souper, nous étions tous assis dans nos fauteuils de frêne, les uns à demi-perdus

dans l'ombre des angles, les autres se profilant dans un cercle de pâle lumière, à une petite distance de la table où brûlait mélancoliquement une lampe de verre. Nous causions spectres, fantômes et revenants, en attendant le vieux voisin qui devait nous renseigner sur les habitants de la maison hantée. Il tardait. Peut-être ne voulait-il plus parler. Son secret mourrait avec lui... Le poêle grondait sous « l'attisée » d'épinette rouge... sous l'attise, si vous l'aimez mieux.

Tout à coup, on entend craquer la neige sous des pieds pesants, à la porte. C'est lui, le bon vieillard. Il entre. Nous échangeons les cordialités ordinaires. Il suspend au crochet de fer son casque et son capot d'étoffe grise, réchauffe au poêle ses mains frileuses, et vient s'asseoir près de la table, en pleine lumière. Nous voulions ne rien perdre des impressions de cette honnête

figure de vieux. Nous étions très attentifs, très anxieux...

Le père Ducap toussa trois fois, se campa sur sa chaise et commença en ces termes :

« — Ce damné était mon oncle !...

— Votre oncle ? fit-on épouvanté.

— Mon père et lui avaient épousé les deux sœurs, deux jeunes filles assez jolies et fort avenantes, disait-on, mais de caractères tout à fait différents. Ma mère était douce et charitable, l'autre, dure et avare. On est toujours cruel quand on aime l'argent.

» Les deux mariages eurent lieu un même matin, dans l'église de Sainte-Anne de Beaupré. C'est de Sainte-Anne que viennent mes ancêtres maternels. Mon père, lui, était de l'île d'Orléans, l'île des sorciers, comme on l'appelait jadis.

» Mon oncle Michel Babylas n'avait pas de parents dans nos environs. Il se disait originaire des

vieux pays. Même il affirmait descendre en ligne indirecte du grand prêtre Hanan, qui s'était si fort moqué de Jésus. C'était du badinage, vous comprenez ; il ne pouvait pas montrer ses parchemins. Mais ce qu'il aurait bien pu faire, par exemple, c'eût été de crucifier le doux Sauveur du monde.

» Il était petit, bronzé, très vif et grand parleur. Il s'était fait marchand forain, et parcourait nos paroisses, sa pacotille sur le dos. Ce fut dans l'une de ses tournées d'affaires qu'il fit connaissance de mademoiselle Lucie Dupincourt, la sœur de ma mère.

» La jeune fille se sentit fière d'être remarquée, et répondit aux avances galantes de cet étranger. Imprudente qui repoussait l'amitié d'un brave garçon de ferme, son voisin, sous prétexte qu'il manquait d'élégance et ne s'exprimait pas avec facilité.

»Les époux Babylas n'eurent qu'un fils. Un enfant comme les autres pour tout le monde, mais pour eux un petit prodige. Ils le trouvaient beau, bien fait, pétillant d'esprit, trop fin assurément pour vivre longtemps dans notre pauvre monde, comme si les niais seuls devaient arriver aux cheveux blancs. C'est vrai pourtant qu'il mourut jeune, mais pas de trop d'esprit.

» Il en avait sa part, qu'il dépensait peut-être à faire des sottises, comme bien d'autres... Cependant il ne paraissait pas adonné à la dissipation, et il semblait naturellement bon. Un fruit encore sain sur un arbre déjà malade. Mais il allait être piqué d'un ver, lui aussi, comme l'arbre paternel, le ver de l'ambition. Il voudrait faire parler de lui, et pour cela il faudrait des écus. L'argent est le commencement de la sagesse selon le monde, et le piédestal de toutes les grandeurs d'un jour.

» Dans nos campagnes, en ce temps-là comme aujourd'hui, il fallait peiner longtemps pour emplir d'écus blancs un gousset un peu profond. Il se fatigua d'attendre. Il donna un baiser à sa mère, une poignée de main à son père, et il mit son paquet sous son bras. La mère versa une larme et le père sourit.

— Ne m'oublie pas, dit-elle, et reviens bientôt.

— Va et fais de l'argent, recommanda le père. L'argent est un levier formidable, qui peut soulever toutes les volontés, une huile magique qui adoucit tous les rouages, un argument irréfutable, un voile qui cache les défauts, un verre qui grossit les vertus... Pauvre, tu n'es rien ; bien pauvre, tu deviens méprisable ; très pauvre, tu n'es qu'un sot. Riche, tu mérites la considération et le respect ; bien riche, tu as tout l'esprit et le talent que tu veux payer ; très riche, tu possèdes tout

le génie qu'une tête humaine peut emmagasiner... et rien n'empêche que tu renifles l'encens de la flatterie jusqu'à pamoison...

» Toutes les plumes sottes ou affamées t'offriront leurs pointes serviles, et tous les rimeurs en mal d'enfant chanteront ta gloire. Et plus tu verseras l'aumône à la réclame et plus la réclame ajoutera de fleurons à ta couronne... Va !...

» Il était déjà loin sur la route qui mène partout.



» A la tombée de la nuit, Babylas et sa femme venaient s'asseoir au coin du foyer et regardaient mélancoliquement les félines ondulations de la flamme qui dévorait des sarments résineux, et ils semblaient se complaire dans la morne solitude de leur demeure. Ils conversaient par monosyllabes, soit paresse de l'esprit soit caprice de la voix. Ils se

devinaient ou ils se dédaignaient.

Lui, il fumait à longues bouffées un tabac mordant ; elle, le menton penché sur sa grosse poitrine, elle faisait jouer les aiguilles de son tricot. Puis, dans leur égoïsme, ils enveloppaient l'âtre d'un regard jaloux et lui tendaient plaisamment leurs membres un peu frileux.

» Il y avait de la tristesse au fond de leur âme. Il y avait aussi de l'envie, car ils étaient chagrins de la félicité des autres, ne disaient de bien de personne et ne songeaient à aucune œuvre de charité.

» Il y avait même de la haine. Ils auraient voulu voir la misère assiéger le seuil de leurs voisins, et les malheurs empoisonner leur existence.

» Parfois cependant, l'amertume se fondait tout à coup et ils souriaient. Ils parlaient de richesse, ébauchaient des rêves séduisants, se promettaient une vieillesse fortunée.

» On ne les aimait guère dans la paroisse. Babylas affichait du mépris pour tout ce qu'on respectait. Il ne prenait jamais le chemin de l'église. Il disait que le confessionnal est un écueil où périt la liberté de l'homme, où s'effeuille l'amour de la femme ; que les prêtres font un métier lucratif et facile ; que la superstition bat son plein dans notre pays ; qu'il n'y a qu'une religion sensée, la croyance en un Dieu farceur qui s'amuse de nos chimères... Un tas de bêtises enfin, qu'on ne se donnait pas la peine de réfuter. On levait les épaules, on tournait le dos.

» Le vide se fit autour du petit marchand forain. Les amis, les voisins cessèrent même de le visiter, à cause de sa mauvaise conduite. Il était canaille. Sa femme se laissa corrompre. Elle l'avait aimé d'abord ; et l'amour qui donne tant de force et de courage quand il est pur,

inspire, quand il est mauvais, une lâcheté singulière et une extrême cruauté.

» Elle revit son premier ami, celui qu'autrefois par une vanité sotte, elle avait refusé d'épouser. Il était marié et paraissait heureux... Des souvenirs adroitement rappelés, des entretiens prolongés trop longtemps, des soupirs mal étouffés, des regards chargés de flamme, enfin tout ce que la chair en effervescence peut inspirer à l'esprit curieux, elle l'employa, et il fut vaincu.

» Babylas découvrit la liaison qui l'outrageait et, un matin, le cadavre de son rival fut trouvé sur la route... Nul n'avait été témoin du crime, cependant tout le monde montrait du doigt le coupable.

» L'existence devint insupportable au couple infâme, et la femme adultère et le mari assassin s'en allèrent vivre ailleurs.

» C'est à cette époque que fut cons-

truite, dans le bois du moulin, à Lotbinière, une maison de pierre dont vous connaissez les débris, sinon l'histoire.

» Alors, il n'y avait ni bateaux, ni chemins de fer, et les voyageurs se faisaient conduire d'une ville à une autre en de lourdes voitures, sur des chemins caillouteux ou coupés d'ornières.

» La voie la plus droite était comme aujourd'hui la plus courte, et la plus courte était la plus avantageuse. Economie de temps, de chevaux et d'argent. Or, de Sainte-Croix à Gentilly, la ligne droite coupe de grandes pointes superbes, qui font dans le fleuve, une dentelure de rochers ou de caps, avec d'immenses panaches de forêts et des villages florissants : Le Platon, Lotbinière et Sainte-Emmélie, le cap Charles, le Cap-à-la-Roche et Saint-Jean Deschaillons, le cap Levrard et Saint-Pierre-les-Becquets. Les voyageurs suivaient d'ordinaire cette ligne droite et traver-

saient ainsi le bois du moulin, au deuxième rang de Lotbinière.

» Sauvage, sur les écores d'une belle rivière, sous les bois, l'endroit n'était pas mal choisi pour un relais et hommes et bêtes y reposaient avec plaisir.

» L'auberge de Babylas fut achalandée. On y dormait un calme sommeil dans cette atmosphère saturée des baumes de la forêt ; on y mangeait de bon appétit la perdrix et le lièvre accommodés à des sauces que Brillat-Savarin n'aurait pas soupçonnées ; on y buvait le bon vieux rhum de la Jamaïque, qui souvente fois attisa l'esprit de nos pères... Cependant de temps à autre, il se fit à son sujet des confidences étranges, et sa réputation périclita. Les voyageurs n'osaient plus y coucher. On entrait, en passant, boire un verre, manger un potage et l'on se hâtait de fuir. La solitude se fit.

» Mais Babylas était riche. Pendant dix ans, il avait exercé son industrie avec succès. Pas difficile sur le choix des moyens, les scrupules ne l'avaient jamais ennuyé. Fort peu de dépenses, pas de toilette pour le dimanche, pas de cheval à l'écurie, une vache que nourrissaient les plantes du bois et l'herbe des routes, des poules, du gibier, de la venaison, point n'aurait été besoin de faire de la rapine pour amasser. Le pécule eût fait boule de neige.

» Un jour la nouvelle se répandit qu'il avait été dévalisé. Personne n'en éprouva de chagrin. Il ne s'expliqua jamais comment son argent si bien caché avait pu être trouvé. Y avait-il eu trahison ? Seule sa femme connaissait la cachette et elle paraissait fort désolée, elle aussi. Il se passe de si étranges choses parfois dans le cœur des femmes dévoyées.

» Cependant toutes ses piastres si

âprement amassées n'étaient pas disparues. Il en avait fait deux parts, — pour lui toutes deux, — et les avait enfouies en des cachettes différentes. Il ne risquait jamais tout à la fois. L'une de ces parts avait été trouvée. Il devint irritable et sombre. Il se mit à surveiller sa femme avec un soin jaloux. Et comme elle allait au moulin de temps en temps, pour acheter de la farine, il y alla, lui aussi.



» Un soir du mois d'octobre, il s'y était rendu pour faire un bout de causerie avec le meunier. Le ciel n'avait pas une étoile et la rivière coulait noire en son lit de cailloux, entre les deux falaises.

» Les meules du moulin tournaient avec un grondement monotone et régulier, broyant le blé que dorait un rayon de la lampe. Au plafond sombre montait une blanche pous-

sière de farine. Toute la pièce semblait remplie d'une brume très légère qui ne laissait d'humidité nulle part, mais qui voilait tous les objets comme d'un subtil pollen de fleurs. Dans l'obscurité qui enveloppait la route et le moulin, le ciel et la côte, s'élevait l'éternelle clameur de la rivière tombant du haut de la chaussée.

» Tout à coup les sabots d'un cheval retentirent sur le petit pont d'en face. Une voiture passait. Le meunier remarqua :

— Ce sont des voyageurs, car ceux qui vont quérir le prêtre ou le médecin, me disent toujours un mot en passant. S'ils n'entrent pas, ils appellent et je sors.

— Alors, bonsoir ; je rentre chez moi, fit Babylas. Le chat doit être au bord du trou quand le rat se montre.

» Et il sortit.

— Quelle obscurité d'enfer ! grommela-t-il.

— Bonne nuit pour le crime, répliqua le meunier en riant.

» Babylas entendait le roulement de la calèche, à une petite distance, et il se hâtait, connaissant bien le chemin. Quand il arriva sur la côte une voix rude criait :

— Ce damné chemin de l'auberge, où est-il ?... On ne voit que du noir partout.

« Il se mit à courir, criant à son tour :

— Attendez, messieurs, je vais vous guider.

» La voiture s'arrêta. Babylas prit le cheval par la bride et le conduisit jusqu'à la porte de sa maison.

— C'est un voyageur que je vous amène, monsieur Babylas, fit le cocher en mettant le pied à terre.

— Mille fois merci, monsieur Spénard, et venez souvent.

— Pas en des nuits pareilles... Monsieur était pressé, il fallait bien marcher.

» Le voici sain et sauf, j'en suis aise et m'en retourne.

» Babylas fit entrer son hôte et l'installa dans la meilleure chambre. Il revint ensuite trouver Spénard qui montait déjà dans sa voiture.

— Vient-il de loin ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas, répondit le cocher, car son bagage est mince.

— Est-ce un commerçant ?

— Je n'en sais rien... Peut-être que c'est un pêcheur à la ligne... Il ne parle point.

— Il vous a dit où il allait, au moins ?

— Il ne le sait pas... Il a l'air de chercher quelque chose... Il s'est informé seulement du prix et de la qualité des terres, dans nos environs. Il a aussi demandé s'il y avait quelque jolie maison à vendre dans notre village. Il n'y en a point. S'il veut aller plus loin, comme la chose est probable, vous lui trouverez une voi-

ture, n'est-ce pas ?... Une bonne, car il n'aime pas se faire ballotter comme un colis... Moi je ne peux pas faire une lieue de plus, il faut que je conduise monsieur Baby aux Trois-Rivières, demain matin. Je vous souhaite le bonsoir.

» Le voyageur, un jeune homme de vingt-cinq ans, se laissa d'abord tomber sur un sofa, et, la tête dans ses mains, il parut absorbé dans une sérieuse réflexion.

» Il avait un air un peu rude. La fatigue, peut-être, ou les contrariétés, les mécomptes ; on ne savait. Tout de même, il n'était pas laid avec ses cheveux crépus, son œil perçant, ses joues hâlées, sa moustache épaisse.

» Madame Babylas entra. Il eut un tressaillement et il se leva pour la saluer. Elle lui demanda s'il voulait prendre une tasse de thé. Il ne faudrait qu'une minute pour faire bouillir l'eau. Il remercia, prétex-

tant la fatigue et le besoin de dormir.

» Elle le conduisit dans une chambre assez propre, et blanchie au lait de chaux, en arrière du salon. Elle se retirait quand il la rappela pour lui confier une petite sacoche de cuir très ronde et bien pesante.

— Prenez-en grand soin, recommanda-t-il, c'est toute ma fortune.

» Les yeux de la femme étincelèrent, et elle eut un sourire singulier.

— Grand soin, oui, dit-elle... Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

» Quand elle rentra dans la cuisine, Babylas l'attendait debout près de la table. Il prit la sacoche et la soupesa curieusement.

— Qu'y a-t-il donc là-dedans, fit-il, c'est bien lourd ?

» Puis il ajouta d'un ton sarcastique :

— Est-ce qu'il vend du plomb, ce monsieur-là ?

» Madame Babylas répondit que c'était peut-être de l'argent, vu qu'il lui avait confié ce petit sac en lui recommandant d'en prendre un soin tout particulier... Qu'il valait une fortune...

— Une fortune !... Une fortune là-dedans ! reprit Babylas étranglé par le désir de regarder, de palper, de...

— On pourrait toujours voir, proposa la femme, il n'y a pas de mal à voir...

— Du mal ? Mais non, il n'y en a pas... Une fortune ! Cela ne se voit pas souvent, comme ça, tout à la fois, d'un coup d'œil... Laissons-le s'endormir. Il semble fatigué... Il est bien fatigué ; il l'a dit...

» Ils jetèrent des sarments secs dans la cheminée et une flamme vive s'éveilla, remplissant l'humble pièce d'une lueur molle et flottante. Ils éteignirent la bougie. Pourquoi une bougie ? Dépense inutile. Le bois

ne coûte rien dans la forêt ; on peut vaillamment attiser la cheminée.



» Il devait dormir maintenant... Il était couché depuis une heure, une longue heure. Il dormait en effet. Il dormait d'un sommeil calme, profondément confiant, et un sourire de béatitude avait fait disparaître l'aspect trop rude de sa figure.

» Le couple hideux s'approcha du foyer où le bois résineux flambait toujours.

» La sacoche était fermée à clef. Il y eut un mouvement d'impatience.

— On ne peut pas toujours briser la serrure, disait la femme.

— Il faut voir tout de même, répliquait l'homme.

Ils s'assirent côte à côte, en face de la flamme et leurs visages inquiets et mauvais prenaient des teintes rouges comme du sang.

— Il faut être bien prudent et ne pas éveiller l'hôte, observa la femme.

» Il partit, marchant sur le bout des pieds, sans souliers et sans lumière. Dix minutes après, il revint tout souriant, montrant une petite clef qu'il tenait entre le pouce et l'index, dévotement. Il mit cette clef dans la serrure en simulant sacrilègement l'hostie sainte que le prêtre offre au communiant. Un sarment se fendit dans le brasier avec un bruit d'explosion, et des étincelles volèrent à la face des misérables.

» Le petit sac fut ouvert, et les deux infâmes poussèrent de leur gosier serré par la crainte et le plaisir, une exclamation de surprise. Ils se penchèrent sur le trésor, puis se regardèrent muets et presque tremblants. Ils avaient peur d'être surpris. Si le voyageur s'éveillait... et s'il avait entendu leur cri mal étouffé !... Mais non, ce n'était pas pos-

sible, il dormait bien profondément dans son bon lit de plume, et les portes étaient fermées.

» Ils enfoncèrent leurs mains dans la sacoche ouverte, et brassèrent les pièces de monnaie et les liasses de billets. Comme ça sonnait agréablement à l'oreille, et comme c'était doux à palper !...

— Comptons les écus, proposa la Babylas.

» Et ils s'approchèrent l'un de l'autre comme pour se soutenir dans la lutte qui allait commencer. Ils prirent les billets.

» Désenchantement ! Une cinquantaine de misérables unités !...

» Il y en avait d'autres qu'ils étalèrent d'une main fiévreuse.

» C'était mieux : des billets de cinq, de dix, de cinquante, de cent.

» Un véritable éblouissement. Et ces pièces sonnantes qui paraissaient blanches tout à l'heure, dans la demi-obscurité, ne voilà-t-il pas qu'elles

jettent des reflets fauves maintenant à la lueur du foyer ! De l'or ! C'est de l'or !

» Et sur la petite table qu'on avait approchée de la cheminée, les piles s'élevaient comme des chandeliers d'autel.

» Quel rêve ! Quel enchantement !

» Les deux amis, lui et elle, se retiraient un peu en arrière de temps en temps, pour mieux embrasser d'un coup d'œil ravi cet échiquier étincelant.

» Il y avait dix mille piastres.

» Ils comptèrent dix fois chacun, et toujours les dix mille piastres y étaient ; jamais moins. Ils ne pouvaient en détourner leurs regards.

— Il faut pourtant remettre cela dans la sacoche, soupira-t-elle.

— Oui, oui, sans doute, mais rien ne presse. Il dort comme un bienheureux... Il devrait ne se réveiller jamais... répondit-il.

— Ne se réveiller jamais... répé-

ta-t-elle, comme un écho mourant.

— Dix mille piastres, femme, c'est le ciel sur la terre, et le ciel, on fait bien d'y entrer quand la porte s'ouvre...

» Elle approuva disant qu'un merle en cage vaut mieux que toute une nichée au bois.

» Il reprit d'un ton lamentable :

— Ah ! si l'on ne nous avait pas dépouillés comme on l'a fait ?... C'est peut-être notre argent qui revient ainsi... Il y a des compensations... Et puis sommes-nous obligés de perdre comme cela ce que nous avons amassé avec tant de peines !...

» Il cherchait une excuse au crime dont il sentait les premières suggestions. Elle dit alors d'une voix dolente aussi et en soupirant :

— Non, il ne faut pas se laisser tenter... Les tentations sont fortes parfois et la chair est faible... On prend son bien où on le trouve, c'est vrai... Mais cet argent...

» Il l'interrompit brusquement :

— L'argent est à tout le monde... Pas plus à lui qu'à d'autres... On m'a dépouillé, c'est bien ; j'en dépouille un autre, c'est encore bien. Tant pis pour celui qui se fait pincer. Il paie pour tous... C'est au plus fort et au plus fin... Les gros mangent les petits... L'essentiel est de réussir. Le succès justifie tout...

» La tentation devenait terrible et ils n'offraient guère de résistance. Ils s'aveuglaient. Les bons même ne résistent pas longtemps à la violence de certaines suggestions. L'énergie s'use vite quand on lutte contre soi-même, et l'homme a tellement besoin de bonheur, qu'il sacrifie souvent une félicité durable mais tardive, à une fatale et passagère satisfaction.

— Qu'as-tu donc envie de faire, Babylas ? demanda la femme un peu émotionnée.

» Il répondit froidement :

— Garder cet or.

» Elle répliqua qu'il ne se laisserait point dépouiller comme cela, lui... qu'il porterait plainte et que ce serait difficile, de se tirer d'affaire.

— Il n'ira pas porter plainte devant nos magistrats, dans tous les cas... Nous allons prolonger son sommeil... Nous dirons qu'il s'est mis en route à pied, de bon matin, si jamais on nous parle de lui... Nous ne sommes pas tenus de veiller sur les voyageurs... ni de les conduire... ça ira !

» Ils remirent l'or et le papier dans la sacoche et se dirigèrent vers la chambre de l'étranger. Lui, il tenait un lourd marteau ; elle, une bougie pleureuse. Quand ils furent devant la porte, il demanda :

— Voulez-vous être éveillé de bonne heure ?

» Il faisait cela pour voir si le jeune homme dormait. Le jeune homme répondit d'une voix mal éveillée :

— Non ; je suis fatigué, laissez-moi dormir.

» Et il se tourna sur sa couche. Ils eurent un mouvement de surprise et de frayeur en l'entendant parler.

» La Babylas dit tout bas :

— Viens-t'en.

» Et elle tira son homme par le bras.

» Quand ils furent devant le feu de l'âtre, elle dit qu'on pouvait prendre un peu d'or sans qu'il s'en aperçût peut-être... Il croira ce qu'il voudra, s'il s'en aperçoit... Personne ne trouvera jamais rien... Il y a des cachettes dans le bois...

— Des cachettes dans le bois, gronda le mari soupçonneur, parles-en...

— Il ne faut pas le tuer, reprit-elle... j'ai peur du sang, moi... Et puis, ce jeune homme, il a sa mère sans doute... sa pauvre mère !... Non, ne le tuons pas... reste ici !

— Folle !

— Je vais l'éveiller...

— Je vais l'endormir, moi.

» Et il la menaça de son marteau. Elle supplia : Je vais me sauver avec l'or... Tu diras que je suis la plus misérable des femmes et la honte de ta maison... Que tu m'as chassée déjà... tout !... Mais verser le sang de ce jeune homme qui a mis sa confiance en nous, et dort rêvant à sa mère, peut-être... A sa mère qui l'attend dans les pleurs et l'ennui. Oh ! non, jamais !

— C'est bien, femme, répliqua-t-il, allons-nous reposer comme deux bonnes bêtes, et ne touchons pas un sou de cette fortune qui s'offre à nous... A nous que le monde a ruinés et volés... Viens !

» Ils entrèrent dans leur chambre. Le feu s'éteignit dans le foyer et d'épaisses ténèbres remplirent la maison. Ils feignirent le sommeil, car ils s'épiaient l'un l'autre. Des reflets d'or brillèrent devant leurs

yeux fermés, dans la nuit... L'obscurité parut s'étoiler avec magnificence... Les piastres précieuses tourbillonnèrent comme une étincelante poussière... Des rêves de fortune ravissants et fous s'ébauchèrent avec délice, puis un sentiment de crainte, comme un souffle froid, les dissipa tout à coup... Mais ils revinrent toujours, et la volonté faiblissait... Elle, la Babylas, elle se disait, à la fin, étourdie par la cupidité :

— S'il se mêlait seul de cette affaire... Il devrait y songer... Pourquoi se mettre deux ?...

» Et elle faisait semblant de dormir d'un sommeil profond.

» Le fluide mystérieux qui parfois vole rapide comme l'éclair d'une personne à une autre, emportant une pensée intime ou un message étrange, circulait autour de leurs fronts et mêlait leurs idées criminelles.

» Il se leva sans bruit, doucement, alluma une lanterne, puis l'enveloppa d'un linge pour en dissimuler la lumière. Cela fait, il prit son marteau, et de nouveau se rendit dans la chambre du voyageur. Il attendit debout près du lit passible. L'étranger dormait bien. Cela se voyait au mouvement calme et régulier de ses larges poumons.

» Il laissa passer un mince rayon de lumière et put contempler la figure heureuse de cet homme trop riche qu'une fatale destinée venait de mettre devant lui. Il eut un moment d'hésitation et il voila la lueur de sa lampe. Mais, dans les ténèbres, il vit de nouveau scintiller les pièces d'or, et le vertige le saisit...

» Le coup fut terrible et la mort du jeune homme instanée. Il traîna le cadavre dans le bois, puis il revint se coucher tranquillement. Sa femme ronflait toujours. Il savait bien qu'un si profond sommeil n'était pas

naturel, mais il n'en fit rien paraître.

» Le matin, il dit en se levant qu'il allait réveiller le voyageur. Elle eut un singulier sourire. Il revint en criant :

— Parti !... il est parti !... La chambre est vide !... C'est étrange !

» Et la sacoche, ajouta-t-il ironiquement... a-t-il au moins oublié la sacoche ?...

— Elle est là, répondit la femme, en montrant le placage entre les deux fenêtres de sa chambre.

— A nous la fortune ! à nous le bonheur ! clama Babylas en levant les bras au ciel.

— Mais il va revenir sans doute, observa-t-elle, pour faire croire qu'elle ne devinait pas.

— Jamais ! sois tranquille.

» Et elle demeura tranquille.

» Il alla reprendre sa victime et la cacha dans la rivière, sous quinze pieds d'eau, avec des roches aux pieds et au cou.

***

» A quelque temps de là, ils se rendirent au village pour acheter des vêtements.

» Le marchand leur demanda, en mesurant l'étoffe d'une robe, s'il était vrai que leur garçon était de retour...

» Ils ne répondirent pas ; ils ne purent répondre tant ils furent étonnés, et ils se regardèrent stupidement. Le marchand pensa qu'ils ne l'avaient pas compris :

— Votre fils est revenu ? questionna-t-il de nouveau.

— Notre garçon !... répétèrent-ils d'une voix haletante.

» Le marchand continua :

— Il était parti depuis dix ans, n'est-ce pas ?... Vous m'avez dit cela un jour... Il avait quinze ans alors...

— Quinze ans, oui, balbutia Babylas.

— Et il est revenu, quelle joie pour vous, n'est-ce pas ?

— Revenu ? comment ?... Non, il n'est pas revenu.

» La femme de Babylas tremblait et sa pâleur était extrême.

» Le marchand ajouta :

— C'est le père Spénard, de Saint-Pierre, qui m'a raconté cette nouvelle. Même il m'a dit que c'est son garçon qui l'a conduit chez vous, un soir de l'autre semaine... Il parait qu'il a apporté beaucoup d'argent...

— Notre enfant ! clama la malheureuse femme, et elle tomba lourdement sur le plancher.

» On s'empressa de la secourir, mais elle semblait ne plus vouloir vivre ni penser... Elle reprit ses sens et s'évanouit maintes fois.

— C'est l'émotion, la surprise, disait Babylas tout épouvanté aussi.

» Il allait se perdre quand le marchand lui demanda si son garçon était venu sans se faire connaître. Il saisit cette planche de salut :

— Non, il ne s'est pas fait con-

naître !... Non !... Pourquoi ?... Nous aurions eu tant de bonheur à le presser dans nos bras !... Nous ne l'avions pas vu depuis dix ans !... Il était parti enfant, il est revenu homme !... nous ne pouvions pas le reconnaître !... Le bon Dieu nous éprouve terriblement !... Mais peut-être qu'il va revenir nous surprendre...

» La misérable mère sortit enfin tout à fait de son évanouissement et demanda à partir, disant avec des larmes qu'elle était malade, qu'elle allait mourir...

» Ils s'en allèrent, laissant le marchand fort perplexe. Le monde n'était pas grand alors; les gens ne se voisinaient pas beaucoup et les rumeurs s'éteignaient vite. Cependant il se fit bien des suppositions au sujet des Babylas. Mais la police était bénévole et les criminels se cachaient aisément.

» Il y eut entre les époux méchants des reproches amers, des menaces redoutables, des haines de damnés.

Ils s'accusaient l'un l'autre et voulurent se tuer. Ils furent tentés de tout avouer par vengeance... Mais la vue du trésor qui brillait toujours dans la pauvre sacoche, adoucit peu à peu l'amertume de leurs paroles et de leurs remords. Les querelles devinrent moins fréquentes.

» Si dénaturée que soit une mère, il reste toujours au fond de son cœur, un souffle de l'amour sacré qu'elle seule peut connaître, et ses efforts pour oublier pleinement la sainte joie de la maternité sont toujours inutiles. Et plus elle se plonge dans le mal pour étouffer la voix de la nature, et plus cette voix invincible lui crie :

— Tu es mère ! tu es mère ! tu es mère !

» Moins de deux ans après le meurtre du jeune voyageur, son fils, la femme Babylas mourait. Personne ne comprit le mal qui l'emporta... C'était le remords. Elle avait eu le prêtre.

» Babylas vécut plusieurs années encore, seul dans son auberge sanglante. Il se disait pauvre, mais personne ne le croyait, et l'on évitait sa porte comme la porte de l'enfer. Plus encore.

» Un matin de janvier, on s'aperçut que le sentier qui conduisait à sa demeure n'était pas battu, et cependant il n'avait pas neigé depuis plusieurs jours. On le crut malade. Il ne fallait toujours pas le laisser mourir comme cela, sans confession. Son âme avait coûté cher à Jésus-Christ. Des voisins ouvrirent la porte. C'étaient Gagnon, Lépine et Rivard. Ils le trouvèrent mort en face de l'âtre éteint.

« Requiescat in pace », dit le père Gagnon.

» La maison trembla jusqu'en ses fondements, et une voix terrible et mystérieuse répondit :

« Non est pax impiis » !


ERNEST CHOQUETTE

(1900)

ERNEST CHOQUETTE



M. Ernest Choquette a fait ses études au collège de St-Hyacinthe, et il est docteur de l'Université Laval. C'est un médecin de la campagne qui occupe ses loisirs en écrivant de fort jolis romans et de charmants contes. Jusqu'à ce jour, il a publié : *les Ribaud*, *Claude Paysan* et les *Carabinades*. C'est de ce dernier ouvrage que nous avons extrait le *Docteur Santa Claus*.

M. Choquette est frère de l'honorable juge P.-A.-Choquette, de M. l'abbé Choquette, professeur de science au Séminaire de St-Hyacinthe et à l'Université Laval, et de la révérende sœur Marie-Joséphine, supérieure de la Congrégation Notre-Dame.



LE DOCTEUR SANTA CLAUS

C'ÉTAIT une veille de jour de l'an et il neigeait.

Il tombait une de ces neiges à gros flocons, calme, reposée, douce, tranquille, descendant comme un pardon des infinis d'opale pour effacer chaque souillure, chaque tache sombre de la nature, en cette fin d'année qui s'en allait. Je n'avais vu cette neige que dans les tableaux jusque-là. Et comme on pare les morts pour les porter au tombeau, l'année mourante se purifiait dans ce virginal linceul.

... Une neige à gros flocons de cristal... exprès pour le père Nicholas... Allait-il s'en donner ?

***

« — Mais on frappe à ma porte... qui donc, si discrètement ? Vraiment peut-il y avoir encore des pleurs dans quelque foyer ?... de la souffrance quelque part, en ce joyeux soir ?...

Une pauvre femme entra, une vieille grand'mère de soixante-quinze ans, également couronnée de neige et de cheveux blancs, qui tout de suite s'affaissa sur une chaise, la gorge oppressée et haletante. Elle retenait encore dans ses cils des larmes congelées en route.

Elle était descendue à pied, à travers champs, par un chemin de raccourci sous les pommiers et les grands érables morts. Il n'y avait que pour ses enfants que l'on pouvait, à son âge, se décider à marcher si loin.

Et maintenant, gênée, elle n'osait plus m'annoncer le but de son voya-

ge. Car elle savait bien que j'avais longtemps soigné son mari, sa fille, sans jamais rien recevoir en retour, et voilà qu'elle revenait encore ; pour son petit-fils, cette fois. Mais pour calmer un petit-fils souffrant, à quelle rebuffade ne s'exposerait-on pas ?

— Ah ! oui, parle donc, vieille grand'mère, toi qui hésites, qui prends des détours pour me préparer à ce que tu vas me demander, parle donc; je le sais bien que tu es pauvre, que tu es bonne et honnête, que surtout tu aimes bien tes petits-fils... Il n'y a d'ailleurs rien à ton adresse dans mes comptes. Et c'est moi qui ai honte de voir une misérable grand'mère, si dévouée, si douce et si vieille, si pleine de cœur, m'aborder avec défiance comme quelqu'un qui n'en aurait point de cœur, lui.

» C'est ton petit-fils qui est malade ?...

— Oui, bien malade tout à coup, à propos de rien... Il était cependant

allé à l'école, comme à l'ordinaire, mais au retour... une fièvre, des rêves en sursaut, des appels déchirants. Peut-être avait-il pris froid à travers ses vieux habits trop courts... Ils étaient si pauvres, eux.

Alors, malgré la neige et la nuit, elle était venue me trouver, me demander si je ne pourrais pas le lui guérir, ce cher enfant... Quelques poudres, seulement... car il ne devait pas être nécessaire de le voir.

Oh ! elle soupçonnait bien encore une raison à sa fièvre subite : à la Noël, le père Nicholas avait apporté un arbre chargé de cadeaux à ses petits compagnons de classe anglaise. Ceux-ci lui avaient raconté ça ; ils avaient apporté leurs jouets à l'école, et depuis, il en avait rêvé à chaque nuit, le pauvre enfant. « Pourquoi qu'il ne vient jamais ici, le vieux Nicholas ? me demandait-il toujours tristement ; quand bien même nous serions pauvres... tu n'es

pas méchante, toi, grand'mère, et moi non plus... Dis, est-ce que je suis méchant ?

Et tous ses désirs et ses imaginations d'enfant, ses rêves éveillés, lui étaient revenus, ce soir, dans ses cauchemars de fièvre.

Au rebord du bois, tout près, elle était allée, pour voir, couper un sapineau vert dans les rameaux duquel elle avait déposé des pommes et des glands mûrs... Mais des pommes et des glands, il connaissait trop ça, n'est-ce pas, et sa fièvre avait continué.

» — Si vous vouliez m'en donner quelques poudres blanches ?... Ce n'est pas nécessaire de le voir, je crois,... ce n'est pas nécessaire, je suppose, me répétait-elle toujours sur un ton de douce et touchante angoisse.

— Oh ! vieille grand'mère, « ce n'est pas nécessaire », dis-tu ?... comme tu désirerais que j'y allasse ce

pendant ; mais ça te coûte trop de me le demander, dans la crainte d'un refus, parce que tu n'as rien, rien à m'offrir pour me payer ma course et qu'il faut être grand'mère comme toi pour se mettre en chemin dans cette neige-là, par seul dévouement.

— Puisque vous êtes assez bon, remettez-m'en, s'il vous plaît, quelques-unes ;... des semblables à celles que vous avez données, l'autre jour, au petit Louison, le gars du voisin... Elles n'étaient pas mauvaises à avaler celles-là... Car si elle allait être obligée de prendre son petit-fils de force, de le gronder, de lui tenir les mains... Jamais elle ne pourrait s'y résoudre, non, bon Dieu !... Jamais...

Je te comprends bien, va, vieille grand'mère ; si tu savais comme je te comprends bien ; et rien qu'à un inoubliable souvenir triste qui se réveille toujours tout de suite dans

mon esprit quand ce sujet revient, je comprends :

— Et si j'allais le voir, ton petit-fils ?... lui faire prendre moi-même ses poudres en même temps » ?...

***

Je n'avais pas de réponse à attendre... son regard de bonheur suffisait seul. Je donnai l'ordre d'atteler.

Mais en attendant, je m'en vais, en secret, détacher doucement, de l'arbre de Noël de mes mioches déjà installé dans un coin de salle pour le lendemain, quelques jouets, une bonbonnière, et parmi les autres joujoux de l'an dernier — musiquettes, polichinelles, chevaux mécaniques, arches de Noé — maintenant entassés avec dédain dans une malle, je choisis les meilleurs, les moins délabrés, dont je fais tout un paquet.

Il n'en avait jamais vu, de père Nicholas, le pauvre petit-fils, eh !

bien, il en verrait un cette année. Et voilà que je me mets en route, avec la vieille grand'mère à mon côté.

... Il neigeait toujours...

Ce fut vite atteint, la maisonnette tranquille qui, adossée à un pan de roc sous les arbres, abritait les cauchemars de l'enfant pris de fièvre.

Alors, je tire de ma trousse quelques mèches blanches de ouate boratée que je roule dans mes moustaches ; je prends sous les robes de buffle de la berline mon paquet de jouets divers, et dissimulé dans mon immense pardessus de chat sauvage, le collet relevé au-dessus de la tête, tout constellé de flocons de neige, c'est bien un irréprochable et parfait Santa Claus que la bonne vieille mère, ravie et souriante de chaque ride, conduit à présent devant elle vers son gîte de misère.

En me voyant, il se dressa sur son lit, le pauvre enfant, avec une ex-

pression soudaine de figure si étrange, oh ! si étrange et si subitement heureuse.

... Etait-ce réellement le vieux Nicholas qui venait le visiter... celui-là même qu'il avait tant souhaité, qu'il avait si ardemment désiré ? Ils n'étaient donc pas trop pauvres alors ?

... Non, cela ne pouvait pas être vrai ; ces cadeaux, ces jouets peinturlurés ne devaient être qu'imaginaires et il tenait son regard défiant et chercheur sur la vieille grand'mère comme pour qu'elle se dépêchât de tout lui dire, elle.

Car peut-être qu'il rêvait encore simplement, que rien n'existait en réalité, ni du père Nicholas, ni des jouets et que, mon Dieu ! tout ça disparaîtrait dans un brutal réveil qui ferait tout à coup évanouir ses visions bénies.

Oui, pourquoi ne lui disait-elle donc pas à son pauvre petit, la vieille

mère qu'il paraissait interroger, elle qui devait le savoir ? Et son regard de doute se reportait sans cesse sur elle, avec sa même physionomie suppliante qui faisait mal à voir.

Alors, avec une grosse voix douce et sur le timbre attendrissant que les enfants doivent attribuer à Santa Claus, je me mis à lui parler en caresses... à le questionner tendrement.

... Ciel ! c'était lui... c'était bien lui. Le pauvre petit malade ne doutait plus. Je le vis à l'éclair de ravissement tout de suite monté à ses prunelles brillantes de fièvre.

Mais ce Santa Claus l'examina longuement, prit d'abord sa température, lui fit avaler sans sourciller toutes sortes de poudres et de potions mauvaises ; ensuite, il disposa ses cadeaux dans les branches du sapineau vert, tout à l'heure si triste avec seulement ses pommes et ses glands, puis il s'en retourna.



Le lendemain, la vilaine poussée de fièvre avait tout à fait disparu et le petit-fils traînait, en chantant à tue-tête, ses chevaux à roulettes dans le logis joyeux, devant la grand' mère qui souriait... qui souriait.



TABLE DES MATIERES

